

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[L']école des mères [Document électronique] / de M. Nivelles de La Chaussée

ACTE 1 SCENE 1

p272

*la scene est à Paris, dans la maison de Monsieur
et de Madame Argant.*

p273

M Dolign *pere* , M Dolign *fils* .
Dolign *fils* .
Mon pere, en vérité, j' ai peine à vous comprendre.
Dolign *pere* .
Pourquoi ?
Dolign *fils* .
Madame Argant tient sa fille en couvent ;
et son dessein n' est pas de se donner un gendre.

p274

Dolign *pere* .
Projets de femme. Autant en emporte le vent.
Son mari m' a promis de t' accorder sa fille ;
il va la ramener au sein de sa famille :
tiens ton coeur et ta main tout prêts à se donner.
Dolign *fils* .
Cet ordre rigoureux a de quoi m' étonner.
Permettez que je vous remontre...
Dolign *pere* .
Dolign, laissons-là des débats importuns.
Tu vas me débiter les mêmes lieux communs
qu' autrefois nous avons, en pareille rencontre,
chacun, de pere en fils, employés comme toi.

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Va, j' ai passé par-là ; tu feras comme moi.
Doligni *fils* .
Et si j' aimois ailleurs ?
Doligni *pere* .
Ma foi, tant pis pour elle.
Il faudroit, en ce cas, devenir infidele.
Doligni *fils* .
Ce n' est donc pas pour moi que vous me mariez ?
Doligni *pere* .
Pour qui donc ?
Doligni *fils* .
Je le croirois presque.
J' ai compté faire un choix que vous approuveriez.
Doligni *pere* .
L' amour dans un jeune homme est toujours romanesque.

p275

J' aurois été moi-même assez extravagant
pour épouser aussi ma premiere amourette,
si l' on n' eût retenu ma jeunesse indiscrete.
Doligni *fils* .
Mais je ne connois point Mademoiselle Argant.
Doligni *pere* .
Ni moi : mais elle aura vingt mille écus de rente.
Doligni *fils* .
Eh ! Quand elle en auroit quarante !
Doligni *pere* .
Ce seroit encor mieux.
Doligni *fils* .
N' avez-vous pas du bien ?
Doligni *pere* .
Il le faut augmenter ; sinon, il vient à rien.
Doligni *fils* .
J' ignore comme elle est d' esprit et de figure.
Elle est riche. à l' égard de l' esprit, je t' assure
qu' une femme à la longue en a toujours assez.
Elle est jeune, au surplus ; et tout ce que j' en sçais,
c' est qu' à quinze ou seize ans on est du moins jolie.
Doligni *fils* .
Qui sçait si le rapport d' humeurs...
Doligni *pere* .
Autre folie !
En tout cas, tu feras comme les autres font.
Qui s' embarque, est-il sûr de faire un bon voyage ?
à quoi sert l' examen avant le mariage ?

p276

à rien. Ce n' est qu' après qu' on se connoît à fond.
Las de se composer avec un soin extrême,
le naturel caché prend alors le dessus ;
le masque tombe de lui-même,
et malheureusement on ne le reprend plus.
Mais enfin le bien reste ; et cet ami fidele,
sans compter quelquefois la raison qui s' en mêle,
entre époux qui pourroient se brouiller sans retour,
sert de médiateur, au défaut de l' amour.
Doligni *fils, à part* .
Il cessera d' être inflexible.

ACTE 1 SCENE 2

Rosette, Doligni *pere* , Doligni *fils* .
Doligni *pere* .
C' est Rosette !
Rosette.
Monsieur, ma maîtresse est visible.
Doligni *pere* .
Bon. Et Monsieur Argant n' arrive donc jamais ?
L' oeil du maître est pourtant chez lui fort nécessaire.
Rosette.
On l' attend tous les jours.
Doligni *pere* .
Voilà bien des délais.

p277

Rosette.
C' est qu' un mari, pour l' ordinaire,
n' est jamais si pressé de retourner chez lui.
Quoi qu' il en soit, on dit qu' il revient aujourd' hui.
Doligni *pere* .
Tant mieux, j' en ai l' ame ravie.
C' est le meilleur ami que j' aie eu de ma vie.
Mais allons voir sa femme, et lui faire ma cour.
Doligni, tout est dit. Adieu, jusqu' au retour.

ACTE 1 SCENE 3

Doligni *fils* , Rosette.
Doligni *fils, à part* .
Il m' aime, je le sçais ; c' est sur quoi je me fonde.
Rosette.
Qu' est-ce ? Vous n' êtes pas le plus content du monde ?
Doligni *fils* .
C' est que je viens d' avoir un entretien fâcheux.
Rosette.

Ceux d' un pere et d' un fils sont toujours orageux.
Doligni *fils* .
J' aime ; et mon pere veut que j' en épouse une autre.
Rosette.
Il a tort ; et son goût devrait suivre le vôtre.
Doligni *fils* .
Ce n' est pas ce qui doit m' embarrasser le plus.
Il s' agit de mes feux. Comment sont-ils reçus ?

p278

Marianne ayant mis en toi sa confiance...
Rosette.
Que concluez-vous de cela ?
Doligni *fils* .
Si j' ai plû, tu le sçais.
Rosette.
Mauvaise conséquence.
Nous ne nous faisons point ces confidences-là.
Voyez donc !
Doligni *fils* .
Eh ! Que diantre avez-vous à vous dire,
si l' amour et les coeurs soumis à votre empire
de tous vos entretiens ne font pas le sujet ?
Rosette.
Oh ! Ce n' est pas comme vous autres.
Vous avez vos propos, et nous avons les nôtres.
Doligni *fils* .
Sur quoi roulent-ils donc, et quel en est l' objet ?
Rosette.
Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle,
sont d' abord des sujets qui ne tarissent point.
Quand on est en gaîté, quelquefois on y joint
des historiettes de fille,
des contes de couvent. Enfin, que sçais-je, moi ?
On parle, on cause, on jase, on caquette, on babille,
et l' on rit bien souvent, sans trop sçavoir pourquoi.
Doligni *fils* .
Non, jamais on n' a vû de fille si discrète.

p279

Rosette.
Je sers d' exception.
Doligni *fils* .
Sois un peu moins secrette.
Le marquis, par hazard, n' est-il point mon rival ?
Rosette.

Qui ? Lui !
Doligni *fils* .
Sa cousine est si belle ! ...
il fait profession d' être un galant bannal.
Il peut s' être avisé d' employer auprès d' elle
ses talents séducteurs.
Rosette.
Ils ne produiroient rien.
Doligni *fils* .
Ses succès ont cent fois couronné son adresse.
Il ne possède que trop bien
l' art de rendre sensible à sa fausse tendresse ;
et tant de coeurs conquis, bien ou mal-à-propos,
troublent le peu d' espoir qui pouvoit me séduire.
Rosette.
Comment ! Vous érigez ce marquis en héros !
Doligni *fils* .
Comment puis-je en effet balancer ou détruire
tant d' avantages vrais ou faux ?
Mon malheureux amour m' éclaire.
Il ne faut que chercher à plaire,
pour connoître tous ses défauts.
Peut-être à tort je la soupçonne ;
mais pour une jeune personne

p280

l' hommage du marquis est bien éblouissant.
Plaise à l' amour que je m' abuse.
Rosette.
Il est vrai que l' on nous accuse
d' apporter toutes en naissant
ce malheureux levain de la coquetterie,
et ce goût effréné pour la galanterie.
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous.
Mais, sans récriminer, croyez que parmi nous
il est encor des coeurs dignes d' un honnête homme.
D' ailleurs, en vains soupçons votre esprit se
consomme ;
le marquis choisit mieux.
Doligni *fils* .
Eh ! Peut-il mieux choisir ?
Rosette.
Marianne est sans doute extrêmement aimable :
la bonté de son coeur la rend inestimable.
C' est un trésor. Heureux qui pourra s' en saisir !
Mais enfin, par vous seul, en silence adorée,
Marianne est presque ignorée.
On ne la connoît point à la ville, à la cour :
et les gens du bel air ne rendent point les armes,
si la célébrité n' est jointe avec les charmes.
Chez eux, la gloire a pris la place de l' amour.

Tel est ce cher marquis d' impression nouvelle.
Un des plus grands travers qui troublent sa cervelle,
c' est qu' aucune beauté ne sçauroit le tenter,
qu' autant qu' elle est de mode, et qu' il voit autour
d' elle
la cour la plus brillante. Il aime à supplanter.

p281

Plus le concours est grand, plus il la trouve belle.
Aussi, pour parvenir jusqu' au suprême honneur
de l' avoir sur son compte, il n' est rien qu' il
n' employe.
En un mot, ce qui fait sa gloire et son bonheur,
c' est l' opprobre éclatant dont il couvre sa proye,
et la rage qu' il porte au sein de ses rivaux.
Voilà le seul exploit digne de ses travaux.
Doligni *fils* .
Quels travers ! Car il a de l' esprit, ce me semble.
Rosette.
L' esprit et le bon-sens vont rarement ensemble.
Doligni *fils* .
Tout ce que tu me dis, ne me rassure pas.
Rosette.
Parlez-lui donc vous-même ; il tourne ici ses pas.

ACTE 1 SCENE 4

Le marquis, Doligni *fils* , Rosette.
Le Marquis.
Eh ! Bon jour, Doligni... parbleu, que je t' embrasse.
Rosette, *à part* .
Ces embrassades-là sont aussi du bel air.
Le Marquis.
Qu' est-ce donc ? Mon abord te trouble ! Il
t' embarrasse !
 regardant Rosette .
j' en vois la cause. Allons, rassure-toi, mon cher ;

p282

je fais profession d' être un rival commode :
avant qu' il soit peu, dans Paris,
je veux en amener la mode,
et mettre les amans sur le pied des maris.
Elle n' est pas si mal, au moins !
Doligni *fils* .
Cesse de rire.
Je parlois à Rosette.

Le Marquis.
Un honnête homme aura
toujours quelque chose à lui dire.
Doligni *fils* .
Il faut te l' avouer.
Le Marquis.
Tout comme il te plaira.
Rosette hausse l' épaule.
tiens, Rosette rougit ; elle te fait un signe.
Rosette.
Notre entretien rouloit sur un sujet plus digne.
Doligni *fils* .
C' étoit sur Marianne.
Ah ! Tu fais le discret !
Quand on est tête-à-tête avec elle en secret,
il est bien mal-aisé de lui parler d' une autre ;
il n' est personne alors qu' on ne doive oublier.
Rosette.
Point de panégyrique, où je ferai le vôtre.
Ne cherchons point tous deux à nous humilier.

p283

Treuve entre nous de gentillesse.
Si madame vous croit un être si parfait,
eh ! Bien, à la bonne heure ; elle est fort la
maîtresse.
Elle peut vous gêner, comme elle a toujours fait.
Mais comme je n' ai pas la même ivresse qu' elle,
je pourrais m' égayer aux dépens des railleurs :
ainsi, monsieur, cherchez vos passe-temps ailleurs.
Le Marquis.
Quand Rosette se fâche, elle est encore plus belle.
Rosette.
Finissez mon éloge, et me laissez en paix.
Le Marquis.
Puisque tu fais semblant de le trouver mauvais,
je ne pousserai pas à bout ta modestie.
La petite cousine étoit donc, entre vous,
le sujet prétendu d' un entretien si doux ?
Doligni *fils* .
Et vous aussi.
Le Marquis.
Qui ? Moi ! J' étois de la partie ?
Rosette.
Eh ! Vraiment oui ; monsieur en est fort amoureux.
Le Marquis.
Ah ! Ah !
Rosette.
Comme il vous croit un rival dangereux,
(car, pour peu que l' on aime, on a peur de son
ombre,)

il me communiquoit sa crainte et son erreur.
Il ne pouvoit voir sans terreur
que vous fussiez aussi du nombre

p284

de ceux que Marianne a soumis à ses loix.
Le Marquis.
Est-il vrai, Doligni ?
Doligni *fils* .
Mais, si j' avois le choix,
j' aimerois mieux ailleurs te voir rendre les armes.
Le Marquis.
C' est être en ma faveur un peu trop prévenu.
 à Rosette.
eh ! Que lui disois-tu pour calmer ses allarmes ?
Rosette.
Mais nous en étions là, quand vous êtes venu ;
et j' allois à peu près lui dire, ce me semble,
qu' il ne peut se fonder aucune liaison
entre deux coeurs qui n' ont ensemble
aucun de ces rapports qu' exige la raison.
Il faut sçavoir nous vaincre avec nos propres armes.
S' il se forme entre amans de ces noeuds pleins de
charmes,
que l' amour et le tems ne font que redoubler,
l' étoile n' y fait rien : voilà tout le mystere ;
c' est qu' au moins par le coeur et par le caractere
il faut un peu se ressembler.
Venons à Marianne.
Le Marquis.
Elle est d' une figure
à faire dans le monde un jour bien du fracas.
Rosette.
Sans doute ; et cependant elle n' en fera pas.

p285

Le Marquis.
Pourquoi ce malheureux augure ?
Et d' où diable le tires-tu ?
Rosette.
Le bon-sens fut toujours ami de la vertu.
Malgré le train qui regne en ce siècle commode,
Marianne suivra celui du bon vieux tems,
et ne prendra jamais ces travers éclatans
qu' il faut avoir pour être une femme à la mode.
J' ai dit. Vous entendez cet avis indirect.
Pardonnez, au surplus, si dans cette occurrence
je n' ai pas eu pour vous le plus profond respect ?
J' y rentre, et je vous fais mon humble révérence.

ACTE 1 SCENE 5

Le marquis, Doligni *fils* .
Le Marquis.
Elle a le caquet amusant ;
mais elle a l' esprit faux.
Doligni *fils* .
Pas tant. Mais à présent,
parlons de Marianne.
Le Marquis.
Elle est plus que jolie.
Doligni *fils* .
Elle a, comme tu sçais, tout ce qui peut charmer.
Marquis, l' aimerois-tu ?

p286

Le Marquis.
Qu' entends-tu par aimer ?
Doligni *fils* .
Plaît-il ?
Le Marquis.
Expliquons-nous.
Doligni *fils* .
Quelle est cette folie ?
Ce mot est plus clair que le jour.
Parbleu ! C' est ce qu' on sent pour l' objet qu' on
adore.
Aimer... c' est avoir de l' amour.
C' est...
Le Marquis.
Est-ce que l' on aime encore ?
Doligni *fils* .
Est-ce qu' on n' aime plus ?
Le Marquis.
De quel pays viens-tu ?
Doligni *fils* .
Du pays où l' on aime.
Le Marquis.
Où diantre as-tu vécu ?
Doligni *fils* .
Quelle extravagance est la vôtre ?
Vous croiriez qu' il n' est point de véritable amour ?
Le Marquis.
De véritable amour ? à l' autre !
Non, je n' en vis jamais à la ville, à la cour ;
et si j' ai beaucoup vû, mais beaucoup.

p287

Doligni *fils, à part .*

Quelle tête !

Quant à moi, je soutiens, sans me faire de fête,
qu' on aime, et que sans doute on aimera toujours.
Le monde est plein d' amans ; il s' en fait tous les
jours...

Le Marquis.

Que le goût des plaisirs, la fortune, la gloire,
l' intérêt, l' amour-propre, et semblables raisons
engagent à former entr' eux des liaisons
qui n' ont rien de l' amour que le nom.

Doligni *fils .*

J' ose croire

qu' il en est dont le coeur est vraiment enflammé.

Le Marquis.

Dis que l' on feint d' aimer, et de se croire aimé.

Doligni *fils .*

Mais Marianne a-t-elle attiré votre hommage ?

Le Marquis.

Mais, tout comme d' une autre, on peut s' en amuser.

Doligni *fils .*

Ah ! Feindre de l' aimer, c' est lui faire un outrage.

Et si son coeur alloit se laisser abuser ?

Le Marquis.

Eh ! Bien, le pis aller, est-ce un si grand dommage ?

Doligni *fils .*

Comment, vous ne feriez semblant de l' adorer
que pour le seul plaisir de la deshonoré,
et d' en rire après son naufrage ?

Ah ! Marquis, quel projet ! Quelle malignité !

Si vous réussissez dans cette indignité,

p288

à vos remords, un jour, craignez de rendre compte.

Croyez que, tôt ou tard, ils ne pardonnent rien.

Renoncez à la gloire, ou plutôt à la honte
d' établir votre honneur sur les débris du sien.

Le Marquis.

Le monde a cependant des maximes contraires.

Doligni *fils .*

Oui, l' on s' y fait un jeu d' un crime accrédité.

Eh ! Que devient la probité ?

Le Marquis.

Elle n' est point requise en ces sortes d' affaires.

L' usage et la nature, en faveur des plaisirs,
en ont toujours banni jusqu' au moindre scrupule.

Il s' agit d' arriver au but de ses desirs :

la morale y joueroit un rôle ridicule.

Doligni *fils .*

Par ma foi, ce système est plein d' absurdités.

C' est un assassinat que vous préméditez.
Le Marquis.
Tu seras, en amour, une excellente dupe.
Mais, pour me réjouir, je t' allarmois exprès.
Marianne, aujourd' hui, n' est point ce qui m' occupe.
Laissons-la marier ; et nous verrons après.
Doligni *fils* .
La confiance est fort honnête.
Le Marquis.
Quant à présent, j' aspire à certaine conquête,
dont je fais un peu plus d' état.
Mon choix va t' étonner ; mais prête-moi l' oreille.

p289

Doligni, tu connois cette jeune merveille
qui remplit tout Paris de son nouvel éclat.
Doligni *fils* .
La célèbre Arthénice ?
Le Marquis.
Oui ; ce n' est qu' elle-même.
Doligni *fils* .
Eh ! Bien ? ...
Le Marquis.
Eh ! Bien ?
Doligni *fils* .
J' entends. Ma surprise est extrême,
d' autant plus qu' elle est fine, et que jusques ici,
de mille et mille amans, pas un n' a réussi.
Le Marquis.
Parbleu, je le crois bien... dispense-moi du reste.
Doligni *fils* .
Fort bien.
Le Marquis.
Il faut être modeste.
Doligni *fils* .
Comment fais-tu pour plaire ? Est-ce un don ? Est-ce
un art ?
Mais enseigne-moi donc.
Le Marquis.
On peut t' en faire part.
Si tu veux recevoir quelque avis salutaire,
tu t' en trouveras mieux de toutes les façons.
Doligni *fils* .
Je sens tout le besoin que j' ai de tes leçons.

p290

Le Marquis.

Il ne faut que refondre un peu ton caractere.
Doligni *fils* .
Mais vraiment j' y consens.
Le Marquis.
Ton défaut capital
est l' embarras subit, le trouble machinal,
qui, sans nulle raison, te saisit et te glace,
si-tôt qu' on te regarde ou qu' on te parle en face.
Crois-moi, tombe plutôt dans l' autre extrémité
rien ne fait plus de tort que la timidité.
Avec elle, par-tout, on est hors de sa place ;
elle suspend, arrête, et fixe les ressorts
de la langue, des yeux, de l' esprit et du corps :
elle en ôte l' usage ; elle en ôte la grace ;
sur tout ce que l' on dit, sur tout ce que l' on fait,
elle répand un air gauche, épais, et stupide.
Tel qu' on prend pour un sot, parce qu' il est timide,
auroit de quoi passer pour un homme parfait.
Mais ce n' est pas là tout ; et si tu te proposes
d' avoir des succès éclatans,
il te faut bien encor d' autres métamorphoses.
Il te manque le ton, l' air et les moeurs du tems :
le monde où tu vas vivre exige, entr' autres choses,
qu' on soit plus amusant que solide et sensé.
Tu ne sçauras parler qu' après avoir pensé.
Tu raisones toujours, et jamais tu ne causes.
Déraisonne, morbleu, plutôt que d' ennuyer :
un peu moins de bon-sens, et plus de badinage.

p291

Un homme qui disserte est un homme à noyer.
La raison, que tu crois un si bel appanage,
fut toujours le fléau de la société :
elle en chasse les ris, les jeux et la gaîté ;
elle y met, à leur place, une langueur mortelle.
On la vante mal-à-propos ;
quand on a de l' esprit, on peut se passer d' elle ;
la raison, tout au plus, ne convient qu' à des sots.
Doligni *fils* .
Tu traites la raison d' une maniere étrange.
Le Marquis.
J' en suis bien revenu ; je ne prends plus le change.
Doligni *fils* .
Il y paroît.
Le Marquis.
Pour toi, tâche de profiter.
Je ne me cite pas ; mais on peut m' imiter.
Doligni *fils* .
Quelqu' un vient.
Le Marquis.
C' est La Fleur.

Doligni *fi/s* .
Adieu, je me retire.
Le Marquis.
Sur ce que je t' ai dit, fais tes réflexions.

ACTE 1 SCENE 6

p292

La Fleur, le marquis.
La Fleur.
Ouf !
Le Marquis.
Eh ! Bien, mes commissions ?
La Fleur.
Oh ! Palsembleu, monsieur, souffrez que je respire.
Si vous continuez ainsi, vous me tuerez.
Le Marquis.
Il est vrai qu' avec moi la fatigue est extrême.
La Fleur.
Vous autres, que Dieu fit pour être voiturés,
vous allez à votre aise, et vous parlez de même.
Il n' en est pas ainsi des malheureux piétons.
Le Marquis.
Reste en place ; respire ; et point de ces dictons.
La Fleur.
Morbleu, je suis bien las de ces courses maudites.
Le Marquis.
Quels papiers tiens-tu là ?
La Fleur.
La liste des visites.
Le Marquis.
J' ai vû celle d' hier.
La Fleur.
Elle est de ce matin.

p293

Le Marquis.
Bon !
La Fleur.
Demandez au suisse ; oui, rien n' est plus certain.
Le Marquis.
Eh ! Mais, la matinée est un tems solitaire.
La Fleur.
Il est certaines gens, pour certaine raison,
qui vont dès le matin.

Le Marquis.
Lis.
La Fleur.
Le propriétaire
de votre petite maison.
Le Marquis.
Fort bien.
La Fleur.
Le tapissier.
Le Marquis.
Oui-dà !
La Fleur.
Le traiteur.
Le Marquis.
Peste !
La Fleur.
Le loueur de carrosse.
Le Marquis.
Après.
La Fleur.
Ainsi du reste.
Le Marquis.
Ces messieurs sont venus ?

p294

La Fleur.
Non pas eux, mais leurs gens.
Le Marquis.
Leurs gens ! ...
La Fleur.
Oui ; ce sont des sergens ;
et voici, monsieur, de leur prose,
et de leurs billets doux.
Le Marquis.
Tant mieux.
il chante.
je n' en ai jamais vû. Contentez-vous, mes yeux...
La Fleur.
Chantez ; c' est bien prendre la chose.
Le Marquis, *en lui rendant les papiers .*
Tiens, fais-en ton profit.
La Fleur.
Beau diable de présent !
Le Marquis.
D' ailleurs, chez Arthénice as-tu sçu t' introduire ?
La Fleur.
Plus invisiblement que n' eût fait un esprit.
Le Marquis.
Comment se porte-t-on ?
La Fleur.
Bien.

Le Marquis.
Daigne un peu m' instruire.
Comment a-t-on reçu les bijoux ?

p295

La Fleur.
Mal.
Le Marquis.
Pourquoi ?
La Fleur.
C' est qu' il n' étoit pas jour chez elle ;
et qu' ainsi je n' ai pû voir que sa demoiselle.
Ce n' est pas là mon compte, à moi.
Le Marquis.
J' entends, et je t' enjoins de ne jamais rien prendre.
La Fleur.
Quoi ! Pas même, monsieur, ce qu' on me donnera ?
Le Marquis.
Non ; ou bien tu verras ce qui t' arrivera.
La Fleur, *à part* .
Ah ! Ce ne sera pas de rendre.
haut.
on va la marier.
Le Marquis.
Tout de bon ?
La Fleur.
Tout-à-fait ;
à ce baron qui la pourchasse :
il prétend, dès demain, que la nôce se fasse.
Le Marquis.
Bon !
La Fleur.
Un petit billet vous mettra mieux au fait.
Le Marquis, *rêvant* .
Il faut que tout cela finisse.

p296

à La Fleur, qui rit.
de quoi ris-tu ? Dis donc.
La Fleur.
D' un tour assez falot,
dont la suivante d' Arthénice
vient, à votre sujet, de régaler un sot.
J' étois dans l' antichambre à causer avec elle,
en tout bien, tout honneur...
Le Marquis.
Eh ! Tâche d' abréger.

Nous parlions d' amitié, quand la fausse femelle
a pensé me dévisager.
" va-t-en, m' a-t-elle dit, au diable, avec ton maître.
Depuis assez long-tems, il a dû reconnoître
qu' il prend un inutile soin.
Ma maîtresse n' en veut, ni de près, ni de loin. "
alors, tout ébaubi, j' ai détourné la tête :
c' est que le vieux baron lui-même, à pas de loup,
venoit d' arriver tout-à-coup,
qui mordant à la grappe, et d' un air tout honnête,
accompagné pourtant d' un geste cavalier,
m' a flatté, si jamais le hasard me ramene,
qu' il auroit la bonté de m' épargner la peine
de descendre par l' escalier.
Le Marquis.
Je voudrois qu' il osât te faire cette grace.
La Fleur.
Eh ! Non pas, s' il vous plaît ; souffrez que je m' en
passe.

p297

J' ai volé chez Michel, et de-là chez Passeau.
J' ai vû vos deux habits ; ma foi, rien n' est si beau ;
je ne crois pas qu' on puisse en avoir de plus lestes.
Après, j' ai, sans aucun délai,
été chez la Duchapt ; et puis, chez la Bourrai ;
leurs filles sont après à garnir vos deux vestes ;
l' une est en petit jaune, et l' autre en petit bleu.
Le Marquis.
Les aurai-je bientôt ?
La Fleur.
Vous les aurez dans peu ;
mais l' argent à la main.
Le Marquis.
Ou Mons La Fleur est ivre,
ou ces gens sont devenus foux.
Parbleu, je ferois bien, pour leur apprendre à vivre,
de ne m' en plus servir.
La Fleur.
C' est ce qu' ils disent tous.
Par l' homme en question j' ai fini mes messages ;
seriez-vous assez fou pour en tâter encor ?
Le Marquis.
Aurai-je de l' argent ?
La Fleur.
Oui, mais au poids de l' or.
Il demande un billet du triple, et de bons gages.
Le Marquis.
Mais il en a déjà pour plus que je ne dois.

La Fleur.

Faute de les avoir retirés dans le mois,
ils lui sont dévolus. Ignorez-vous l' usage ?

Le Marquis.

N' importe. J' ai besoin, en un mot comme en cent,
de deux mille louis.

La Fleur.

Quel besoin si pressant
en pouvez-vous avoir ?

Le Marquis.

Est-ce donc qu' à mon âge
il n' est pas naturel de chercher à jouir ?

La Fleur.

Sans être libertin, on peut se réjouir.

Le Marquis.

Comment donc libertin ? Le suis-je ?

La Fleur.

Ah ! Mon cher maître,
vous l' êtes beaucoup plus, en croyant ne pas l' être.

Le Marquis.

Mais encore en quoi donc ? Dis-le-moi ; j' y consens.

La Fleur.

Eh ! Parbleu, tout vous duit à la fois ; somme toute,
rien n' y manque, le vin, le jeu, l' amour.

Le Marquis.

Sans doute.

Eh ! Ne sont-ce pas là des plaisirs innocens ?

La Fleur.

Vous les menez un train de chasse ;

et vous indisposez le public contre vous.

Le Marquis.

Ah ! S' il a de l' humeur, que veux-tu que j' y fasse ?

Peut-on empêcher les jaloux ?

Crois-moi, va, je connois le monde ;
on n' y blâme que ceux qu' on voudroit imiter.

La Fleur.

En faux raisonnemens votre morale abonde.

Mais, encore une fois, sçachez vous limiter.

Si vous ne changez pas tout-à-fait de conduite,
empêchez que du moins on n' en parle en tous lieux.

Madame votre mere en pourroit être instruite.

Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux.

Vous avez une soeur, qu' elle vous sacrifie :

songez-y ; je vous signifie

qu' elle pourroit fort bien la tirer du couvent,

pour lui faire, avec vous, partager l' héritage,

et peut-être encor davantage.
Vous sçavez que monsieur l' en presse assez souvent.
Le Marquis.
Eh ! Ventrebleu ! Va-t-en faire un tour à l' office,
et rêver, en bûvant, aux moyens les plus prompts
de refaire ma bourse et de me mettre en fonds.
Le vin te fournira quelque heureux artifice.
La Fleur.
Pour boire, je boirai.
Le Marquis.
Va donc, sois diligent.

p300

La Fleur.
Je l' entends un peu mieux que tout autre négoce.
Le Marquis.
à tel prix que ce soit, il me faut de l' argent.
La Fleur.
S' il venoit en bûvant, je roulerois carrosse.

ACTE 2 SCENE 1

p301

Mad Argant, Rosette.
Mad Argant.
Le marquis viendra-t-il ?
Rosette.
Un peu de patience.
Je l' ai fait avertir ; il ne tardera pas.
à quelques importuns qui retardent ses pas,
il acheve à présent de donner audience.
Mad Argant.
Ah ! Rosette !
Rosette.
Comment ! Qui vous fait soupirer ?
Mad Argant.
Mon fils.
Rosette.
En quoi, madame, y peut-il conspirer ?
N' êtes-vous pas toujours la plus heureuse mere ?
Mad Argant.
Je crains que ce bonheur ne soit qu' une chimere.
Rosette.
De la part du marquis, que s' est-il donc passé ?
Vous seroit-il moins cher ?

p302

Mad Argant.

Je rougis de le dire ;
mon amour va pour lui toujours jusqu' au délire.

Rosette.

L' excès en est permis, quand il est bien placé.

Mad Argant.

Eh ! Qui me répondra que mon fils le mérite ?

Rosette, *à part* .

Ma foi, ce n' est pas moi. N' allons pas à l' appui
d' un accès de raison qui passera bien vite.

haut.

qu' avez-vous découvert qui vous déplaît en lui ?

Il me semble pourtant qu' il est toujours de même.

Mad Argant.

C' est de quoi je me plains.

Rosette.

Ma surprise est extrême.

Eh ! Peut-il être mieux, sans y perdre ? Il est bien.

à part.

s' il cessoit d' être un fat, il ne seroit plus rien.

haut.

madame, dépouillons les préjugés vulgaires.

Mad Argant.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

Rosette.

S' il a quelques défauts, ils lui sont nécessaires.

Mad Argant.

Comment ?

Rosette.

Je le soutiens, et nous serons d' accord.

p303

Quoi ! Trouvez-vous mauvais qu' il soit l' homme de
France

qui sçait le mieux choisir une étoffe de goût ;

qui s' habille et se met avec une élégance

qu' on cherche à copier, sans en venir à bout ?

Lui reprocheriez-vous, dans l' humeur où vous êtes,

qu' il aime un peu le luxe et la frivolité ?

Qu' il cherche à ressembler aux gens de qualité ?

Qu' il aime le plaisir, et contracte des dettes ?

Eh ! N' en voulez-vous pas faire un homme de cour ?

Mad Argant.

C' est le projet flatteur qu' a formé mon amour.

Rosette.

Ne vous plaignez donc point.

Mad Argant.

Mais es-tu bien certaine...

Rosette.

Il ira loin. Pour moi, je n' en suis point en peine.

Mad Argant.

J' en accepte l' augure... à propos de cela,
conçois-tu mon mari ?

Rosette.

La demande est nouvelle !

Est-ce qu' on peut jamais concevoir ces gens-là ?

Mad Argant.

Son obstination me paroît bien cruelle.

Rosette.

Oui, sa prévention contre un fils si bien né...

Mad Argant.

Est le premier chagrin qu' il m' ait jamais donné.

p304

Rosette.

Ce n' est que depuis peu que son humeur varie,
qu' il a des volontés, et qu' il vous contrarie.

Il lui sied bien, en vérité !

Il faudroit arrêter cette témérité...

mais vous auriez la paix, si, pour le satisfaire,
(aux dépens du marquis, s' entend,)

vous vouliez retirer, ainsi qu' il le prétend,
votre fille du cloître.

Mad Argant.

Il est vrai.

Rosette.

Pourquoi faire ?

Pour priver le marquis de la moitié du bien ?

Mad Argant.

Et m' empêcher par-là de faire un mariage
où je vois, pour mon fils, le plus grand avantage.

Rosette.

Affaire de ménage, où l' homme n' entend rien.

Votre dessein n' est pas de l' en laisser le maître ?

Mad Argant.

Non vraiment ; si cela peut être,

je prétends que mon fils ait un brillant état.

Je veux, par les grands biens qui sont en ma puissance,
suppléer au défaut d' une illustre naissance,
et que dans le grand monde il vive avec éclat.

Rosette.

Rien n' est plus naturel qu' un si grand sacrifice.

Ce projet vous est cher ; vous l' avez résolu.

p305

Il faut bien, à son tour, que monsieur obéisse.
Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu.
Il en contracteroit l'habitude importune.
C'est bien assez d'avoir reçu, dans la maison,
cette niece orpheline, et presque sans fortune,
qu'il vous fit accueillir, par la seule raison
qu'elle porte son nom. *à part.* notez, par
apostille,
qu'elle reçoit sa niece et refuse sa fille.
Mad Argant.
Que dis-tu ?
Rosette.
Que c'est vous montrer
la tante la meilleure et la plus généreuse
qu'on puisse jamais rencontrer.
Mad Argant.
Voilà mon fils.
Rosette.
Déjà ! L'aventure est heureuse !
Mad Argant.
Qu'il est mis agréablement !

ACTE 2 SCENE 2

Le marquis, Mad Argant, Rosette.
Le Marquis.
Je me jette à vos pieds. Je suis réellement
outré, désespéré de m'être fait attendre.

p306

Je devois tout quitter, et ne point m'amuser.
il lui baise la main.
me pardonneriez-vous ?
Rosette, *à part.*
Ah ! Comme il sçait la prendre !
Mad Argant.
Rosette a sçu vous excuser.
Le Marquis.
Rosette !
Rosette.
Moi ! Madame !
Mad Argant.
Oui : soyez content d'elle.
Cette fille vous aime.
Le Marquis.
Elle me connoît bien.
Mad Argant, *à Rosette.*
Va, compte qu'il sçaura récompenser ton zele.

Rosette, *à part* .
Oui-dà !
Mad Argant.
Mais laissez-nous un moment d'entretien.

ACTE 2 SCENE 3

Mad Argant, le marquis.
Mad Argant.
J'aurais à vous parler.
Le Marquis.
Vous serez mieux assise.

p307

Mad Argant.
Il n'en est pas besoin ; restez.
J'exigerois de vous une entière franchise.
Le Marquis.
Mon cœur vous est ouvert.
Mad Argant.
Vous me la promettez ?
Le Marquis.
Dans la sincérité mon âme est affermie ;
j'en fais profession, et sur-tout avec vous.
Mad Argant.
Votre mère ne veut être que votre amie.
Le Marquis.
C'est unir à la fois les titres les plus doux.
Mad Argant.
à votre âge, mon fils, et fait comme vous êtes,
recevant dans le monde un accueil enchanteur,
on a dû vous dresser mille embûches secrètes,
pour obtenir de vous un hommage flatteur.
Quand vous auriez cédé, par goût ou par foiblesse,
j'excuserois votre jeunesse ;
je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement.
Vous passez pour avoir un tendre attachement :
c'est une beauté rare, et qu'on m'a fort vantée,
mais à quoi votre sort ne peut pas être joint...
vous rougissez, mon fils, et ne répondez point.
Si votre âme, à présent, un peu trop enchantée,
ne peut abandonner ce dangereux vainqueur,
j'attendrai que le tems vous rende votre cœur,

p308

et vous mette en état d'entrer sans répugnance

dans des projets, pour vous, formés dès votre enfance,
et que, jusqu' à ce jour, je n' ai point négligés.

Le Marquis.

Ah ! Vous méritez tout ce que vous exigez.

Oui, l' on vous a dit vrai : mais soyez plus
tranquille.

C' est un amusement frivole et passager,
que mon coeur, sans vouloir autrement s' engager,
s' est fait depuis peu par la ville,
seulement pour remplir un loisir inutile.

Pareil attachement, (si pourtant c' en est un,)
ne tient qu' autant qu' on veut ; la rupture est
facile :

rien n' est plus simple et plus commun.

De semblables romans n' ont pas pour héroïnes
des personnes assez divines

pour fixer, sans retour, ceux qui leur font l' honneur
d' offrir quelque encens à leurs charmes.

C' est l' espoir assuré d' un facile bonheur
qui fait que l' on s' abaisse à leur rendre les armes.

Elles n' allument point de véritables feux ;
et l' on est leur amant, sans en être amoureux.

Mad Argant.

Que le mépris que vous en faites
augmente mon estime, et mon amour pour vous !

Ah ! Mon fils, pardonnez mes frayeurs indiscrettes.

Votre établissement est l' objet le plus doux
que ma tendresse se propose ;
et j' y travaille utilement.

p309

Le Marquis.

Et c' est sur vous aussi que mon coeur s' en repose.

Mad Argant.

J' ai de l' ambition ; mais pour vous seulement.

Le Marquis.

Que ne vous dois-je pas !

Mad Argant.

écoutez, je vous prie.

Vous aurez tout mon bien, je vous l' ai destiné.

Mais ce n' est pas assez ; et vous n' êtes pas né
pour vivre et pour passer simplement votre vie
dans l' indolente oisiveté
d' une opulente obscurité.

Le Marquis.

Ce n' est pas là mon plan.

Mad Argant.

Je ne fais aucun doute
que vous n' ayez dessein de paroître au grand jour ;
que votre but ne soit de percer à la cour :
un bien considérable en applanit la route.

Mais, pour vous abréger un chemin toujours long,
il seroit un moyen plus facile et plus prompt.

Le Marquis.

Et ce moyen qui s' offre à votre prévoyance,
seroit ?

Mad Argant.

Un mariage ; une fille, en un mot,
qui vous apporteroit en dot
le crédit et l' appui d' une grande alliance.

p310

Le Marquis.

On ne peut mieux penser. Vous ne m' étonnez point :
mais l' hymen, à mon âge, est un état bien grave.

Quoi ! Voulez-vous si-tôt que je devienne esclave ?

Mad Argant.

Un mari ne l' est pas. Auriez-vous sur ce point
un peu d' aversion ?

Le Marquis.

Moi ! Madame ? Eh ! Qu' importe ?

Quand mon aversion seroit cent fois plus forte,
croyez que de ma part, en cela, comme en tout,
le sacrifice est prêt : ce n' est pas une affaire.

Le desir de vous satisfaire
me tiendra toujours lieu de penchant et de goût.

Mais mon pere ? ...

Mad Argant.

Ah ! Je sçais comment il faut s' y prendre.

Je prévois ses refus ; mais ils ne tiendront pas.

Nous disputons beaucoup. Après bien des débats,
votre pere s' appaise, et finit par se rendre.

Par exemple, il avoit fortement décidé
que vous seriez de robe.

Le Marquis.

Ah ! Ciel !

Mad Argant.

Il a cédé.

N' en a-t-il pas été de même
pour le déterminer à vous faire un état.

Au sujet de ce marquisat
sa répugnance étoit extrême ;

p311

il ne vouloit pas s' y prêter :
mais vous le désiriez ; c' est sur quoi je me fonde :
aussi l' ai-je forcé de l' aller acheter.

Le Marquis.

Ne faut-il pas avoir un titre dans le monde ?
Mais celui de marquis me flatte infiniment ;
je vous l' avoue ingénûment.
Si vous n' aviez pas eu la bonté de contraindre
mon pere à cet achat, j' eusse été très à plaindre.
Mad Argant.
Cette acquisition l' a long-tems retenu.
Le Marquis.
Il est vrai ; c' est ce qui m' étonne.
Mad Argant.
Il arrive aujourd' hui ; l' avis m' en est venu.
Le Marquis.
Je crois qu' à son retour la scene sera bonne.
Il ne sera pas mal surpris
de l' état que nous avons pris
pendant le cours de son absence.
Il ne pourra pas voir, sans jeter les hauts cris,
ces embellissemens et ces meubles de prix.
Il n' a jamais donné dans la magnificence.
Ce nombre de valets, et ce suisse sur-tout,
ne seront pas trop de son goût.

ACTE 2 SCENE 4

p312

Mr Argant, Mad Argant, le marquis, un suisse,
laquais.
Mr Argant.
Voyez cet animal qui m' arrête à la porte !
Le Suisse.
Que voulez-vous ?
Mr Argant.
Eh ! Que t' importe ?
Mais est-ce ici chez moi ?
Le Suisse.
çà, monsieur, votre nom ?
Mr Argant.
Mon nom ? ...
Le Suisse.
Afin qu' on vous annonce.
Mr Argant.
Je n' en connois pas un.
Le Suisse.
J' attends votre réponse.
Un Laquais, à *son camarade* .
Connois-tu çà ?
Un Autre Laquais.
Moi ! Ma foi, non.

Le Marquis.
Ah ! Monsieur, pardonnez... madame, c' est mon pere.
Excusez des valets...
Mr Argant.
Quel est donc ce mystere ?
Mad Argant.
C' est vous, Monsieur Argant ?
Mr Argant.
Moi-même, dieu merci,
qu' une espece de singe, avec sa barbe torse,
ne vouloit point du tout laisser entrer ici :
il a presque fallu que j' usasse de force.
Le Marquis.
Un suisse, comme un sot, fait toujours son métier.
Mr Argant.
Vous avez pris un suisse ?
Le Marquis.
Oui, monsieur.
Mr Argant.
Pour quoi faire ?
Le Marquis.
Un suisse est à la porte un meuble nécessaire.
Mr Argant.
Il ne nous faut qu' un vieux portier.
Et ce tas de valets dont l' antichambre est pleine,
est-il d' ici ?
Le Marquis.
Sans doute. Il faut être servi.
Mr Argant.
Mais en faut-il une douzaine ?

p314

Le Marquis.
Chacun a son emploi.
Mr Argant.
Fort bien, j' en suis ravi.
Parbleu, pendant deux mois qu' a duré mon voyage,
l' extravagance a fait ici bien du ravage !
Le Marquis.
Mais en quoi donc, monsieur ?
Mr Argant.
Déjà deux ou trois fois
ce titre de monsieur a choqué mon oreille.
Vous ne vous serviez pas d' épithete pareille.
Le nom de pere est-il devenu trop bourgeois,
pour pouvoir à présent sortir de votre bouche ?
Il faut que cela soit.
Le Marquis.
Ce reproche me touche.
Je croyois vous traiter avec plus de respect ;

et j' ignore pourquoi monsieur s' en formalise.
Mr Argant.
Ma foi, s' il faut que je le dise,
ce cérémonial me paroît fort suspect ;
et c' est la vanité qui l' a mis en usage.
Je sçais que chez les grands il est autorisé ;
que chez les gens d' un moindre étage
ce ridicule abus s' est impatronisé ;
il s' est même glissé jusques dans la roture :
mais il n' est pas moins vrai qu' il blesse la nature.
Pour chez moi, s' il vous plaît, il n' aura point de
cours.

p315

Sçachez, en m' appellant par mon nom véritable,
que le titre de pere est le plus respectable
qu' un fils puisse donner à l' auteur de ses jours.
Mad Argant.
Il est vrai ; mais enfin je sçais qu' au fond de l' ame
il ne m' aime pas moins pour m' appeller madame.
Mr Argant.
Ma femme, quant à vous, je ne m' en mêle pas ;
c' est une affaire à part ; je n' en veux point connoître.

ACTE 2 SCENE 5

Un coureur, Mr Argant, Mad Argant, le marquis.
Mr Argant.
Quelle est cette autre espece ? Où s' adressent tes
pas ?
Le Coureur.
Ici.
Mr Argant.
Qu' es-tu ?
Le Coureur.
Coureur.
Mr Argant.
Qui cherches-tu ?
Le Coureur.
Mon maître ?
Mr Argant.
Quel est-il ?

p316

Le Coureur.
Eh ! Parbleu, c' est monsieur le marquis.

Mr Argant.
Quel marquis ?
Le Coureur.
Le voilà.
Mr Argant.
Qui donc ?
Mad Argant.
Eh ! C' est mon fils.
Mr Argant.
Lui ?
Mad Argant.
Sans doute.
Le Marquis *au coureur, qui lui donne un
billet* .
Va-t-en.

ACTE 2 SCENE 6

Mr Argant, Mad Argant, le marquis.
Mr Argant.
C' est ainsi qu' on vous nomme ?
Le Marquis.
Oui, monsieur.
Mr Argant.
De quel droit ? Mais vous m' étonnez fort.

p317

Le Marquis.
Je crois en avoir deux.
Mr Argant.
Qui sont-ils donc ?
Le Marquis.
D' abord,
n' avez-vous pas l' honneur d' être né gentilhomme ?
Mr Argant.
Un peu. Mais est-ce assez pour s' appeller marquis ?
Argant, vous êtes fou.
Mad Argant.
N' avez-vous pas acquis ? ...
Mr Argant.
Et quoi ?
Mad Argant.
Ce marquisat que nous avons en vûe ?
Est-ce que ce n' est pas une affaire conclue ?
Mr Argant.
Un marquisat ! ...
Mad Argant.
Est-il acheté ?
Mr Argant.

Ma foi, non.
Le Marquis.
Ah ! Madame...
Mad Argant.
Ah ! Monsieur...
Mr Argant.
Il est trop cher.

p318

Le Marquis.
Qu' entends-je ?
Mr Argant.
Mais vous ne perdrez rien au change.
Mad Argant.
Mais mon fils en a pris le nom.
Mr Argant.
Palsembleu, qu' il le quitte.
Le Marquis.
Ah ! Ciel ! Est-il possible !
Mad Argant.
Autant qu' à vous, mon fils, cet affront m' est
sensible.
Mr Argant.
Entre nous, pourquoi l' a-t-il pris ?
Faut-il, pour satisfaire à ses étourderies,
être aussi fou que lui ? J' ai, mais à fort bon prix,
acquis trois bonnes métairies,
pays gras, terre à bled.
Le Marquis, *à part* .
Mais quelles gueuseries !
Mon pere est bien désespérant !
Mr Argant.
Ces acquisitions, je vous en suis garant,
valent mieux que dix seigneuries.
Le Marquis.
J' enrage de bon coeur.
Mad Argant, *à son fils* .
Sçachez vous contenir ;
ou plutôt, laissez-nous ; je vais l' entretenir.

ACTE 2 SCENE 7

p319

Mr Argant, Mad Argant.
Mad Argant.

Vous êtes bien cruel !

Mr Argant.

Moi ! La plainte est nouvelle !

Mad Argant.

J' ai cru que vous m' aimiez ; mais vous ne m' aimez point.

Mr Argant.

Fort bien. Mécontentez une femme en un point, tout le passé s' oublie, et n' est plus rien pour elle.

Mad Argant.

Oui, je suis une ingrate ; allons, accablez-moi ; ne ménagez plus rien. Ah ! Que je suis outrée !

Mr Argant.

Ma femme, sans courroux, parlons de bonne foi.

Nous convient-il d' avoir une terre titrée ?

Que diable ! Un marquisat n' a pas le sens commun.

Mad Argant.

Eh ! Pourquoi donc mon fils n' en auroit-il pas un ?

Il n' est pas assez noble, et la terre est trop chère : sont-ce là des raisons d' un homme de bon sens ?

Non, monsieur ; vous voulez, je le vois, je le sens, mortifier le fils, désespérer la mère.

Vous vous lassez de moi.

p320

Mr Argant.

Parlez-vous tout de bon ?

Mad Argant.

Que je suis malheureuse !

Mr Argant.

Ah ! C' est une autre affaire.

Ayons ce marquisat. Il faut vous satisfaire.

Mad Argant.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom, est-il temps d' écouter un frivole scrupule ?

Mr Argant.

Argant sera marquis.

Mad Argant.

Eh ! Sans doute. Autrement ce seroit le couvrir du plus grand ridicule.

Mr Argant.

Je vais écrire.

Mad Argant.

Promptement...

Mr Argant.

Oui.

Mad Argant.

Je vous attendois avec impatience, d' autant plus qu' il s' agit d' une grande alliance pour mon fils.

Mr Argant.

Je m' en doutois bien.
Mad Argant.
On propose une fille aimable et de naissance,
et qui même appartient à plus d' une puissance.

p321

Mr Argant.
C' est-à-dire qu' elle n' a rien.
Mad Argant.
Mon fils est assez riche. Un si grand mariage
lui procure, entr' autre avantage,
une entrée à la cour, avec un régiment.
Il ne trouveroit plus d' occasion si belle.
Mr Argant.
Qu' exige-t-on de vous ?
Mad Argant.
Eh ! Mais apparemment
que j' assure mon bien.
Mr Argant.
C' est une bagatelle...
et ma fille ? ...
Mad Argant.
Allez-vous encore, à ce sujet,
réveiller le procès que nous avons ensemble,
au lieu d' embrasser mon projet ?
Mr Argant.
Mais, ma femme...
Mad Argant.
Mais quoi ! Tout est dit, ce me semble.
Dans cet asyle heureux, et par elle chéri,
où le ciel doit avoir accoutumé sa vie,
j' aurai soin de lui faire un sort digne d' envie.
Où peut-elle être mieux ?
Mr Argant.
Avec un bon mari.

p322

Mad Argant.
Rien n' est plus incertain. Mais qui vient nous
surprendre ?
C' est Monsieur Doligni. Je vous laisse avec lui.
Songez que l' on attend ma réponse aujourd' hui.

ACTE 2 SCENE 8

Doligni *pere* , Mr Argant.

Doligni *pere* .
Vous voilà de retour. On vient de me l' apprendre :
aussi-tôt l' amitié vers vous m' a fait voler.
Vous avez du chagrin, je pense ?
Mr Argant.
Ma femme...
Doligni *pere* .
Eh ! Bien, quoi donc ?
Mr Argant.
Vient de me désoler.
Doligni *pere* .
Si-tôt ?
Mr Argant.
J' arrive à peine, après deux mois d' absence...
c' est pour se remettre au courant.
Puis-je vous consoler ?
Mr Argant.
Non.

p323

Doligni *pere* .
Pourquoi, je vous prie ?
Vous me revoyez donc d' un oeil bien différent ?
Mr Argant.
Mon amitié pour vous ne s' est point affoiblie.
Puis-je me consoler, quand moi-même je crains
de vous plonger bientôt dans les plus grands chagrins.
Doligni *pere* .
Je n' en prends jamais pour mon compte ;
je n' ai que ceux de mes amis.
Mr Argant.
Ma femme, et j' en rougis de honte,
me veut faire manquer à ce que j' ai promis.
éprise, pour son fils, d' une amitié trop tendre,
elle pense à lui seul, et ne veut point de gendre.
Doligni *pere* .
Je le sçavois déjà. Je vous dirai de plus,
que je vous rends votre promesse.
Mr Argant.
Vous croyez que ma femme en sera la maîtresse ?
Doligni *pere* .
N' ayez point, là-dessus, de débats superflus.
Par une autre raison qui n' est pas moins contraire,
ce mariage-là n' auroit pas pû se faire.
Mon fils, à ce sujet, implore ma pitié.
Il aime éperdûment une jeune personne
digne de sa tendresse et de mon amitié.
Mr Argant.
Il a donc votre aveu ?

p324

p324

Doligni *pere* .

Mais oui, je le lui donne.

Mr Argant.

Hélas !

Doligni *pere* .

Son choix fera mon bonheur et le sien.

J'espérois pour ma fille une chaîne si belle,

et qu'un jour votre fils seroit aussi le mien.

D'ailleurs, cette beauté qu'il aime, quelle est-elle ?

Doligni *pere* .

Marianne.

Mr Argant.

Ma niece ?

Doligni *pere* .

Oui, depuis quatre mois,

il n'a pas pu la voir sans y fixer son choix.

Mr Argant.

Marianne est l'objet dont son âme est charmée ?

Doligni *pere* .

La présence décide ; on se prend par les yeux :

s'il eût vu votre fille, il l'eût sans doute aimée.

Mr Argant.

Son choix revient au même : il n'en sera pas mieux.

Voyez en même-temps ma douleur et ma joie.

Ouvrez-moi votre sein ; que mon cœur s'y déploie :

comme un dépôt sacré, recevez un secret

que ma tendre amitié vous taisoit à regret.

Cette jeune orpheline, où tant de beauté brille,

que votre fils adore, et que vous chérissez...

p325

Doligni *pere* .

Eh ! Bien... vous vous attendrissez.

Mr Argant.

Cette niece...

Doligni *pere* .

Achevez.

Mr Argant.

Marianne est ma fille.

Que m'apprenez-vous là ?

Mr Argant.

Mon amour paternel

a trouvé le moyen, à l'insçu de sa mère,

de retirer ici cette fille si chère,

qu'elle vouloit laisser dans un cloître éternel.

Marianne se croit la fille de mon frère,

et n' imagine pas qu'elle soit chez son père.

Doligni *pere* .

Bon !

Mr Argant.

Elle est dans la bonne foi.

Doligni *pere* .

Comment a-t-elle pû vous croire ?

Mr Argant.

Je n' ai pas eu de peine à forger une histoire.

Feu mon frere eut toujours le même nom que moi.

C' est ce qui m' a servi ; d' autant plus que ma fille,
qui fut mise au couvent dès l' âge de deux ans,
n' a pas trop entendu parler de sa famille,
et n' a vû de sa vie aucun de ses parens.

p326

Ne pouvant engager mon épouse obstinée
d' aller, jusqu' à Poitiers, voir cette infortunée,
et n' étant que trop sûr qu' elle veut, malgré moi,
immoler à son fils cette triste victime,
le détour que j' ai pris m' a paru légitime.
C' est la nécessité qui m' en a fait la loi ;
et c' est, pour m' excuser, sur quoi je me retranche.

Doligni *pere* .

Le scrupule est plaisant ! Vous me faites pitié.

Eh ! Trompez sans regret votre chere moitié.

Attraper une femme, est prendre sa revanche.

Mr Argant.

En un mot, j' ai pris ce détour.

Doligni *pere* .

Il est assez bon, ce me semble.

Mr Argant.

Et je n' ai si long-tems retardé mon retour,
que pour les mieux laisser s' accoûtumer ensemble.

Marianne a de quoi charmer ;

et je m' en vais sçavoir si, pendant mon absence,
ses charmes et son innocence,

de son aveugle mere ont pû la faire aimer...

la voici qui paroît. Laissez-nous, je vous prie.

Sur-tout ne dites point ce que je vous confie ;
pas même à votre fils.

ACTE 2 SCENE 9

p327

Marianne, Mr Argant.

Mr Argant.

Comment vont nos projets ?

Apprends-moi quel succès a couronné ton zèle.
Sur le cœur de ta tante as-tu fait des progrès ?
Dis-moi, ma chère nièce, es-tu bien avec elle ?
Tu sçais ce qu' en partant d' ici,
je t' ai recommandé comme un point nécessaire.
Marianne.

J' ai fait ce que j' ai pû.

Mr Argant.

Tout a donc réussi,
car tu plairas toujours à qui tu voudras plaire.

Marianne.

Présumez un peu moins de mon foible talent.
Il est vrai qu' en cherchant à remplir votre attente,
qu' en tâchant de gagner l' amitié de ma tante,
je ne me faisais point un effort violent.
Que dis-je ? Un sentiment que je ne puis comprendre,
à mon obéissance a servi de soutien ;
et mon cœur, étonné de se trouver si tendre,
n' a, je crois, rien obmis pour mériter le sien ;
mais...

p328

M Argant.

L' heureuse nouvelle ! Acheve ton ouvrage.
Je ne te dis qu' un mot ; qu' il serve à t' animer.
Mariage, fortune, espérance, héritage,
tout dépend de ma femme, et de s' en faire aimer.
Je ne puis rien pour toi.

Marianne.

Quelle erreur est la vôtre !

Mr Argant.

Par des arrangemens que la fortune a faits,
ma femme est ta ressource ; et tu n' en as point
d' autre.

Marianne.

Il faut donc renoncer à ses moindres bienfaits.

Mr Argant.

Comment donc ?

Marianne.

étouffez une douce espérance,
qui n' a servi qu' à vous tromper.
De tout ce que j' ai fait, rien n' a pû dissiper,
ni vaincre son indifférence.
C' est un projet flatteur qui ne peut s' accomplir.
Je connois trop son cœur ; il m' est inaccessible :
ce n' est que pour son fils qu' il peut être sensible :
il l' occupe, et n' y laisse aucun vuide à remplir.
Loin d' entrer avec lui dans le moindre partage,
je ne sçais si mes soins ne m' ont pas fait haïr.
Ne me forcez donc pas d' insister davantage.

Mr Argant.

Eh ! Que veux-tu de moi ?

p329

Marianne.

Que vous me laissiez fuir,
et rentrer au couvent d' où vous m' avez tirée.

Mr Argant.

Je ne puis.

Marianne.

Accordez cette grace à mes pleurs.

En vous la demandant mon ame est déchirée.
Vous m' aimez : je prévois avec quelles douleurs
vous supporterez ma retraite.

Mr Argant.

Ne t' imagine pas non plus que je m' y prête.

J' ai de fortes raisons pour ne pas consentir
à te laisser aller suivre une folle envie.

Marianne.

Ah ! N' appréhendez pas qu' un jour le repentir
vienne dans mon désert empoisonner ma vie.

Je trouverai de quoi fixer tous mes desirs
dans sa tranquillité profonde.

C' est lorsqu' on a du moins un peu connu le monde
qu' on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaisirs.

Que je m' en vais l' aimer ! Qu' elle me sera chere !

Je n' y sentirai plus le poids de ma misere.

Hélas ! Je l' ignorois dans mon obscurité :

j' y vivois sans me voir sans cesse humiliée

par le défaut de bien, de rang, de qualité :

permettez qu' à jamais j' y puisse être oubliée.

Mr Argant.

Non ; c' est un dessein pris, où je suis affermi :

p330

je te veux marier ; et je t' ai destinée
au fils de mon meilleur ami.

Nous avons tous les deux conclu cet hyménée.

S' il est à ton gré, comme au mien,
si Doligni te plaît... tu rougis ! Ah ! Fort bien.

La pudeur fut toujours la premiere des graces.

J' en tire un bon augure. Il sera ton époux...

quel est cet inconnu qui marche sur nos traces ?

ACTE 2 SCENE 10

Un maître-d' hôtel, Mr Argant, Marianne.

Le Maître-D' Hôtel.
Mademoiselle, un mot.
Marianne.
Que vous plaît-il ?
Le Maître-D' Hôtel.
Tout doux.
Ce vieux monsieur-là, sauf son respect et le vôtre,
eh ! Bien... est-ce monsieur ?
Marianne.
Oui.
Le Maître-D' Hôtel.
Lui ? J' en suis ravi.
Mr Argant.
Quel est cet importun ?

p331

Le Maître-D' Hôtel.
Autant vaut-il qu' un autre.
Marianne.
C' est le maître-d' hôtel.
Le Maître-D' Hôtel, *mettant sa serviette sur
l' épaule* .
Monsieur, on a servi.
Mr Argant, *à Marianne* .
Présente-moi... je crains de faire des bévues.
Que diable ! à chaque pas je tombe ici des nues.

ACTE 3 SCENE 1

p332

Mr Argant, Doligni *pere* .
Doligni *pere* .
Vous rêvez ?
Mr Argant.
J' ai de quoi. Depuis trente ans au plus,
que dépourvu de biens, (car jamais je n' en eus,)
je m' en fus à la Martinique,
où j' épousai Madame Argant,
il faut que mon esprit soit devenu gothique,
ou Paris bien extravagant.
Doligni *pere* .
Ami, c' est l' un et l' autre. Après trente ans
d' absence,
à peine revenu depuis six mois en France,
dont vous avez passé le tiers hors de Paris,

tout vous y paroît neuf. Ne soyez pas surpris,
si vous n' en sçavez plus les êtres.
Mais rendons-nous justice, et n' ayons plus d' humeurs.
Nous sommes vieux, les tems amènent d' autres moeurs.
Avions-nous conservé celles de nos ancêtres ?
Nos enfans, à leur tour, occupent le tapis.
Tout roule, et roulera toujours de mal en pis.

p333

Par une extravagance, une autre est abolie.
D' âge en âge on ne fait que changer de folie.
Mr Argant.
Je le vois bien. Il faut qu' au sujet du dîner,
je vous fasse un aveu naïf et véritable.
Excepté le rôti, je n' ai pû deviner
le nom d' aucun des plats qu' on a servis à table.
Doligni *pere* .
Je n' en ai pas, non plus, reconnu la moitié.
Tout change de nature, à force de mélange.
Mr Argant.
Il faut être sorcier pour sçavoir ce qu' on mange.
C' est encore au dessert où j' ai ri de pitié,
de nous voir assommés d' un fatras de verrailles,
garni de marmousets et d' arbustes confus,
qui font un bois-taillis, où l' on ne se voit plus
qu' au travers de mille broussailles.
Et tout cet attirail, piece à piece apporté
par un maître valet, par d' autres escorté,
est une heure à ranger sur le lieu de la scene ;
et tient, en attendant, tout le monde à la gêne.
Quels convives d' ailleurs ! Je veux être pendu,
oui, si j' ai rien compris, si j' ai rien entendu
à l' étrange jargon qu' ils parloient tous ensemble.
Tous les foux de Paris étoient de ce repas.
Doligni *pere* .
Doucement. Vous n' y pensez pas.
Ce sont de beaux esprits que le marquis rassemble,
et qui dans votre hôtel ont ouvert leur bureau.

p334

Mr Argant.
Miséricorde ! Quel fléau !
Quel déluge maudit d' insectes incommodes !
Rien n' y manque. J' en dois remercier mon fils.
Je ne m' attendois pas de trouver mon logis
plein de chevaux, de chiens, d' auteurs et de pagodes.
Mais enfin laissons-là ces propos superflus ;

revenons au sujet qui me touche le plus.
C' est Marianne. Eh ! Bien, m' avez-vous fait la grace
de parler à ma femme ?

Doligni *pere* .

Oui ; mais je ne tiens rien.

Elle veut au marquis assurer tout son bien ;
et je ne compte pas que ce dessein lui passe,
à moins que votre fille...

Mr Argant.

Il n' est donc plus d' espoir.

J' espérois que ses soins, sa tendresse et ses charmes,
sur le coeur de ma femme auroient plus de pouvoir :
elle n' a recueilli que des sujets de larmes.

Doligni *pere* .

Mais peut-on s' empêcher de s' en laisser charmer ?

Mr Argant.

Elle auroit dû s' en faire aimer.

Hélas ! Je rapportois cette douce espérance.

Quel retour ! Je ne puis y penser sans effroi.

Loin de répondre à l' apparence,
le projet et le piège ont tourné contre moi.

p335

Votre position est fâcheuse.

Mr Argant.

Ah ! Sans doute.

Doligni *pere* .

Votre embarras est des plus grands ;
et pour vous en tirer, il faut qu' il vous en coûte.

Aimez-vous votre femme ?

Mr Argant.

Autant que mes enfans.

Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle.

Eh ! Depuis notre hymen, l' union la plus belle
a resserré des noeuds que l' amour a formés.

D' ailleurs, je lui dois tout. Je n' avois rien au
monde.

Malgré ma misere profonde,
et nombre de rivaux plus dignes d' être aimés,
je lui plus. Il fallut vaincre la résistance
de parens qui pouvoient s' opposer à son choix.

Elle n' avoit pas l' âge indiqué par les loix.

Cependant mon bonheur, ou plutôt sa constance,
après bien des refus et de mortels ennuis,
me rendit possesseur d' une épouse adorable,
qui jouissoit déjà d' un bien considérable,
que des successions ont augmenté depuis.

Je m' en souviens sans cesse avec reconnoissance.

Doligni *pere* .

Je prévois qu' à la fin il faudra, malgré vous,
renvoyer votre fille au couvent.

Mr Argant.
Entre nous,

p336

ce sacrifice-là n' est pas en ma puissance.
Ma fille... non, monsieur, je ne puis m' en priver.
Pour la sacrifier, la victime est trop chere.
Doligni *pere* .
Eh ! Bien, quoi qu' il puisse arriver,
votre fille est chez vous, déclarez-vous son pere.
Si vous prétendez la garder,
il faut bien, tôt ou tard, découvrir ce mystere.
Si vous n' osez le hasarder,
je vous offre mon ministere.
Une femme en courroux m' embarrasse fort peu.
Entre la mienne et moi la paix étoit si rare,
que je ne suis pas neuf en pareille bagarre.
Moi, j' oppose à leur premier feu
un flegme des plus salutaires.
Il en est, sans comparaison,
tout comme des enfans mutins et volontaires :
quand la force leur manque, ils entendent raison.
Au surplus, vous touchez au moment de la crise.
Songez que votre femme, au gré de son espoir,
va remplir le projet dont elle est trop éprise ;
que, sans doute, on fera les accords dès ce soir ;
qu' il est tems de parler en pere de famille,
en maître, s' il le faut, et si vous le pouvez.
Mr Argant.
Que j' appréhende ! ...
Doligni *pere* .
Quoi ! Qu' est-ce que vous avez ?
Mr Argant.
Et si ma femme alloit faire enlever sa fille,

p337

et se rendre en secret maîtresse de son sort !
Voilà ce que je crains, si je romps le silence.
Supposé que l' accès d' un aveugle transport
ne la contraigne point à cette violence,
les persécutions feront le même effet ;
et sa mauvaise humeur ne cessant de s' accroître,
obligera ma fille à préférer le cloître.
Doligni *pere* .
Il faudra tenir bon : peut-être...
Mr Argant.
C' est un fait.

Je voudrais conserver la paix dans ma famille...
il me vient un moyen. S' il est de votre goût,
il pourroit concilier tout,
et faire marier ma fille.
Sa légitime peut monter
à douze mille écus de rente ;
eh ! Bien, seriez-vous homme à vous en contenter ?
Doligni *pere* .
Ceci change la these ; elle est bien différente.
Mr Argant.
Je le sçais, je n' osois presque vous en parler.
Doligni *pere* .
Allons, je le veux bien, pour vous tirer de peine.
Mr Argant.
Ah ! Mon cher...
Doligni *pere* .
Ce n' est pas l' intérêt qui me mene.
Je n' accepte pourtant que comme un pis-aller.
Mr Argant.
Mais Marianne vient...

ACTE 3 SCENE 2

p338

Marianne, Mr Argant, Doligni *pere* .
Marianne.
Madame Argant m' envoie...
Mr Argant.
Tant mieux ; j' en ai bien de la joye.
Marianne.
Ah ! Mon oncle, le diriez-vous ?
Pour la premiere fois, elle m' a caressée,
m' a donné les noms les plus doux.
Doligni *pere* .
Elle est donc bien intéressée
au succès du message.
Marianne.
Elle en espere tout.
Vous me portez, dit-elle, une amitié si tendre
qu' il n' est rien, près de vous, dont je ne vienne à
bout ;
et si je réussis, elle m' a fait entendre
qu' elle auroit soin de mon destin.
C' est au sujet de mon cousin...
Mr Argant.
Justement.
Marianne.
Et pour sa fortune,

que je viens, au hazard de vous être importune...

p339

Mr Argant.

Ah ! Si c' est pour Argant, le sort en est jetté.

Que veut-elle ? Quelle est cette grace si grande ?

Marianne.

C' est l' hymen de son fils, tel qu' il est projeté.

Mr Argant.

Marianne, est-ce à toi d' appuyer sa demande ?

Marianne.

à qui donc ? Pour tous deux, j' implore vos bontés.

C' est l' établissement le plus considérable...

vous la désespérez, si vous n' y consentez ;

c' est faire à votre fils un tort irréparable.

Mr Argant.

Prétendre que son fils soit le seul possesseur

et l' unique héritier de toute sa fortune !

Et ma fille ?

Marianne.

Est-il vrai que vous en ayez une ?

Mr Argant.

Oui. Si le frere a tout, que deviendra la soeur ?

Loin de prendre parti pour elle,

je te vois la premiere à la persécuter.

Marianne.

Moi, je ne lui veux point de mal ; et si mon zele...

Mr Argant.

Mais, tiens : pour me résoudre, et pour m' exécuter,

je m' en rapporte à toi. Tu sçais ce qu' on propose ;

supposé que tu sois cet enfant malheureux

à qui sa mere apprête un sort si rigoureux,

p340

prends sa place un moment, fais-en ta propre cause,
et ne consulte ici que ton propre intérêt.

Marianne.

Je me serois déjà prononcé mon arrêt.

Mr Argant.

Quoi ! Malgré les soupirs et les larmes d' un pere...

Marianne.

Pourrois-je assurer mieux le repos de ses jours,

qu' en cédant au malheur de déplaire à ma mere ?

à quoi me serviroit de m' obstiner toujours

à braver mon destin ? Quelle en seroit l' issue ?

D' aliéner vos coeurs, d' en écarter l' amour,

de déchirer toujours le sein qui m' a conçue,

de me faire encor plus haïr de jour en jour.
Pourquoi me consulter dans cette conjoncture ?
Toute autre, et votre fille aussi,
vous en diroit autant ; et je ne sers ici
que d'interprete à la nature.

Mr Argant.

à *Marianne*. à *Doligni*.

tu me perces le coeur. Jugez donc si j' ai lieu
de déclarer son sort.

Doligni pere .

C' est votre femme ; adieu.

Mr Argant.

Ne vous éloignez pas.

ACTE 3 SCENE 3

p341

Mr Argant, Mad Argant, Marianne.

Mad Argant.

Eh ! Bien, votre entremise
a-t-elle eu la faveur que je m' en suis promise ?
Ce que j' en attendois étoit des plus aisés.

Mr Argant.

Ah ! Vous pouvez compter sur elle en toute chose.

On ne peut mieux plaider une méchante cause.

Mad Argant.

Eh ! L' a-t-elle gagnée ? ... eh ! Quoi ! Vous vous
taisez ?

Mr Argant.

Qu' exigez-vous de moi ?

Mad Argant.

Quel est donc ce langage ?

Mr Argant.

Ne vous souvient-il plus qu' un fils trop fortuné
n' a pas été l' unique gage

dont notre heureux hymen ait été couronné ?

Permettez que je vous rappelle

qu' il en fut encor un conçu dans votre sein.

Voyez quel est votre dessein,

si vous en conservez un souvenir fidele ?

p342

Mad Argant.

Je pourrois avoir quelque tort :

mais cette fille enfin dont vous plaignez le sort,

quand nous l' envoyâmes en France,
pour être élevée en couvent,
étoit dans sa plus tendre enfance.

Mr Argant.

Hélas ! Je me le suis reproché bien souvent.

Depuis, je ne l' ai point revûe.

Dans mon coeur, il est vrai, l' absence a triomphé.

L' éloignement, l' oubli, le tems, ont étouffé

la tendresse que j' aurois eue,

si vous aviez laissé cet enfant sous mes yeux ;

vous n' auriez jamais eu de reproche à me faire.

Eh ! Je ne demandois pas mieux.

Vous ne voulûtes pas ; il a fallu vous plaire ;

et mon fils en a profité.

Marianne.

Mais ma tante a raison ; elle se justifie.

C' est votre faute à vous.

Mr Argant, à *Marianne*.

laisse-moi, je te prie.

Vous verrez que c' est moi qui manque d' équité !

Tout se peut réparer. Daignez voir votre fille ;

que je vous la présente ; accordez-moi ce bien.

Mad Argant.

Que faire d' un enfant qui n' est au fait de rien,
qui n' a jamais vécu qu' à l' ombre d' une grille,

p343

qui, sans doute, en a pris l' air, l' esprit et le
goût ?

Monsieur, il n' est plus tems. Et j' ose vous répondre
que, de la tête aux pieds, il faudroit la refondre,
et qu' on n' en viendroit pas à bout.

Qui vient tard dans le monde, y joue un triste rôle.

Pour apprendre à s' y comporter,
un parloir de province est une pauvre école.

Marianne.

Sans doute.

Mr Argant.

à Marianne on peut s' en rapporter.

Elle sort du couvent. Voyez un peu ma niece ;

oui, voyez comme elle est : vous connoissez aussi
son esprit et sa gentillesse ;

elle a tout-à-fait réussi.

Mad Argant.

On ne compare point une personne unique.

Mr Argant.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

Mad Argant.

Il vous plaît au surplus de me faire un procès
bien gratuit, au sujet de cette préférence
que j' accorde à mon fils.

Mr Argant.
Mais oui, c' est un excès.
Mad Argant.
Est-ce une nouveauté ? Suis-je la seule en France ?
Nous avons deux enfans : mais l' usage m' absout,
si j' en laisse un des deux au fond d' une clôture.

p344

Mr Argant.
L' égalité, madame, est la loi de nature.
Il n' en faut avoir qu' un, quand on veut qu' il ait
tout.
Mad Argant.
Pouvez-vous mieux placer mon espoir et le vôtre ?
Il est bien naturel, quand on a le bonheur
d' avoir reçu du ciel un fils comme le nôtre,
de chercher à s' en faire honneur.
Mr Argant.
La nature sans doute en a fait un prodige !
Mad Argant.
Elle a versé sur lui ses plus précieux dons.
Il peut aller à tout, si nous le secondons.
Mr Argant.
Peut-on donner dans ce prestige ?
Mad Argant.
Il est homme d' esprit.
Mr Argant.
Qui diable ne l' est pas ?
Mad Argant.
Homme d' esprit !
Mr Argant.
Mais oui ; rien n' est plus ordinaire.
C' est un titre bannal. On ne peut faire un pas
qu' on ne voye accorder ce nom imaginaire
à tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
que des cerveaux brûlés, des têtes à l' évent,
que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu' on prend pour esprit, dans le siècle où nous
sommes,

p345

n' est, ou je me trompe fort,
qu' une frivole effervescence,
qu' un accès, une fièvre, un délire, un transport,
que l' on nomme autrement, faute de connoissance.
Proverbes, quolibets, folles allusions,
pointes, frivolités plaisamment habillées,

quelque superficie, et des expressions
artistement entortillées ;
joignez-y le ton suffisant :
voilà les qualités de l' esprit d' à-présent.
Pour moi, mon avis est, dût-il paroître étrange,
que ces petits messieurs, qui sont si florissans,
feroient un marché d' or, s' ils donnoient, en échange,
tout ce qu' ils ont d' esprit pour un peu de bon-sens.

ACTE 3 SCENE 4

Le marquis, Mr Argant, Mad Argant, Marianne.

Le Marquis.

Mais, madame, à propos, suivant toute apparence,
mon mariage projeté
pourroit ce soir être arrêté.

Mad Argant.

J' en ai du moins quelque espérance.

Le Marquis.

J' en ai reçu vingt complimens ;
et nous ne songeons pas aux présens qu' il faut faire.

p346

Ne trouveriez-vous pas qu' il seroit nécessaire
d' aller, chez l' empereur, choisir des diamans ?

Il convient d' envoyer demain les pierreries :
c' est l' ordre ; et l' on ne peut, quand on est
régulier,

manquer à ces galanteries.

Mad Argant.

Il est vrai ; j' allois l' oublier.

Vous avez bien raison ; c' est penser à merveille.

Mr Argant.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

Le Marquis.

Je vais donc commander qu' on mette vos chevaux.

Mr Argant.

Doucement ; j' ai deux mots à vous dire à l' oreille.

Argant, vous avez une soeur.

Mad Argant.

à Mr Argant. Au marquis.

est-ce là son affaire ? Allez, je vais vous suivre.

Mr Argant.

Avec elle, avec vous, je me flattois de vivre ;
je comptois de passer des jours pleins de douceur,
et mourir satisfait de son sort et du vôtre.

Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié.

Je ne sçais point aimer l' un aux dépens de l' autre.

Vous partagez tous deux mon coeur par la moitié.

L' égalité devrait regner dans tout le reste.
Souffrirez-vous qu' elle ait un destin si funeste ?
Parlez. Mes sentimens vous sont assez connus.
Parlez donc ; qu' entre nous votre bouche prononce.

p347

Au fond de votre coeur cherchez votre réponse,
et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.
Le Marquis.
C' est à vous l' un et l' autre à regler sa fortune.
Je ne sçais point blâmer la générosité.
Mr Argant.
La générosité ! Mais ce n' en est point une ;
ce que j' exige ici n' est que de l' équité.
Le Marquis.
De ces distinctions je vous laisse le maître.
Quant à moi, j' ai, monsieur, un trop profond respect
pour donner des avis à ceux qui m' ont fait naître.
Mr Argant.
Tant de ménagement vous rend un peu suspect.
Le Marquis.
Ce n' est pas qu' une soeur, que je n' ai jamais vûe,
ne m' intéresse aussi. Vous n' avez pas besoin
de me piquer d' honneur. Le sang parle de loin :
mais...
Mr Argant.
Eh ! Bien, quelle est donc cette crainte imprévue ?
Daigneriez-vous m' en éclaircir ?
Le Marquis.
Quand vous me demandez à moi mon entremise...
et... si j' ai le malheur de ne pas réussir,
d' échouer dans cette entreprise,
eh ! Bien, vous m' en accuserez.
Qu' en arrivera-t-il ? Que vous me haïrez.
Cette affaire est trop délicate.

p348

Et madame, d' ailleurs, paroît tacitement
m' ordonner assez nettement
de ne m' en pas mêler.
Mr Argant.
Votre prudence éclate !
Le Marquis.
Mon silence pourtant n' empêche pas mes voeux.
Je serai de l' avis que vous prendrez tous deux.

ACTE 3 SCENE 5

Mr Argant, Mad Argant, Marianne.
Mad Argant.
Ainsi, vous n'avez point de reproche à lui faire.
Mr Argant, *à part* .
Il faut d'un autre sens retourner cette affaire.
haut.
nous avons, ou plutôt vous avez en bon bien,
cinquante mille écus de rente
francs et quittes de tout ; du moins je ne dois rien.
Je crois que, pour Argant, la chose est différente.
N'importe. De sa soeur diminuez la part.
Faites à votre fils le plus gros avantage.
Je me restreins pour elle au tiers, et même au quart.
Avec sa légitime on voudra bien la prendre ;
et même l'on aura des grâces à vous rendre.

p349

Mad Argant.
Que me dites-vous là ?
Mr Argant.
N'en doutez nullement.
Mad Argant.
Qui voudroit s'en charger ?
Mr Argant.
Acceptez seulement.
Mad Argant, *à part* .
C'est encore un prétexte, une ruse nouvelle,
pour m'engager toujours, sur ce trompeur espoir,
à retirer ma fille.
Mr Argant.
Eh ! Bien ?
Mad Argant.
Il faudra voir.
Auriez-vous par hasard quelque parti pour elle ?
Mr Argant.
Oui.
Mad Argant.
J'ai bien de la peine à me l'imaginer.
Est-ce une affaire sûre et prompte à terminer ?
Mr Argant.
bas à Marianne.
dès aujourd'hui. Va dire à Doligni qu'il vienne.

ACTE 3 SCENE 6

p350

Mr Argant, Mad Argant.
Mad Argant.
Mais est-ce un sujet qui convienne ?
Mr Argant.
à merveille.
Mad Argant, *à part* .
Tant pis.
Mr Argant.
Je suis sa caution.
Mad Argant, *à part* .
Ah ! Je crains bien de m' être un peu trop avancée.
Mr Argant, *à part* .
Il faut frapper le coup.
Mad Argant, *à part* .
Quelle est donc sa pensée ?
Cette fille, en un mot, que la prévention
la plus injuste et la plus dure
a peinte à votre idée avec tous les défauts
qu' on peut puiser au fond d' une clôture...
Mad Argant.
Eh ! Bien ?

ACTE 3 SCENE 7

p351

Doligni *pere* , Marianne, Mr Argant, Mad
Argant.
Mr Argant.
Quels qu' ils soient, vrais ou faux,
telle qu' elle est enfin, on offre de la prendre ;
et le fils de monsieur, si vous le permettez...
Marianne, *à part* .
Ah ! Ciel !
Mr Argant.
Avec plaisir deviendra votre gendre.
Mad Argant, *bas à Mr Argant* .
Quoi ! Le fils de monsieur... vous me compromettez.
Mr Argant.
Oui, lui-même, à ce prix.
Marianne, *à part* .
Dieux ! Que viens-je d' entendre !
Ah ! Quelle trahison !
Mad Argant.
Monsieur nous fait honneur.
Doligni *pere* .
Ce sera pour mon fils le comble du bonheur.
Mad Argant.

à part. Haut.

je sçais qu' il aime ailleurs ; feignons. Il faut se rendre.

p352

Doligni *pere* .

Mon fils ne peut jamais être mieux assorti.

Mad Argant, *à Marianne* .

Qu' on le fasse venir.

Marianne.

Madame, il est sorti.

Mad Argant.

Tout-à-l' heure il étoit là-dedans ; qu' on y voye.

Marianne.

Il doit avoir pris son parti.

Mad Argant.

Allez, vous dis-je, allez ; faites qu' on me l' envoie.

Marianne, *à part* .

Bon ; le voici qui vient.

Mr Argant, *bas, à Doligni pere* .

Il n' est pas averti.

ACTE 3 SCENE 8

Doligni *fils* , Mr Argant, Mad Argant,

Doligni *pere* , Marianne.

Mad Argant.

Messieurs, il vous plaira de garder le silence :
faites-vous cette violence.

Qu' ici l' autorité se taise absolument ;

p353

qu' il soit libre. Je veux qu' il parle en assurance ;
autrement, marché nul : je vous le dis d' avance,
je reprends ma parole et mon consentement.

Doligni *fils* .

Le marquis vous attend avec impatience.

Mad Argant.

Monsieur, j' aurois besoin d' un éclaircissement.

On daigne rechercher pour vous notre alliance.

Doligni *fils* .

Vous voyez mon saisissement.

Mad Argant.

La désireriez-vous ?

Doligni *fils* .

Ah ! Si je la désire !

Si je soupire après ce précieux instant !
C' est avec plus d' ardeur que je ne puis le dire.
Marianne, *à part* .
Qui n' eût cru qu' il m' aimoit ?
Mad Argant.
Eh ! Bien, soyez content.
L' amitié qui nous lie avec votre famille,
m' engage à remplir votre espoir.
Marianne, *à part* .
Hélas ! C' en est donc fait.
Mad Argant.
Il m' est bien doux de voir
qu' à tout autre parti vous préféreriez ma fille.
Doligni *fils* .
Votre fille !

p354

Mad Argant.
Eh ! Qui donc ?
Doligni *fils* .
La foudre m' a frappé.
Ah ! Ciel ! Quelle erreur m' a trompé !
Mad Argant.
Dans quel trouble vous vois-je ?
Doligni *fils* .
Il est inexprimable.
On ne peut être plus confus.
Vous m' accordez sans doute un bien inestimable.
à son pere, qui lui fait des signes.
mon pere, épargnez-vous ces signes superflus :
je ne puis, mon désordre a trop sçu me confondre.
Mad Argant.
à Doligni pere. à Doligni fils.
de grace, laissez donc... ne pourrai-je sçavoir ? ...
Doligni *fils* .
L' excès de vos bontés ne pouvoit se prévoir :
je suis désespéré de n' y pouvoir répondre.
Doligni *pere, bas, à son fils* .
Tu ne sçais pas le bien que tu vas refuser.
Doligni *fils.*
à son pere. à Mr Argant.
je n' en veux point. L' amour dans mon coeur trop
sensible
a mis à votre choix un obstacle invincible.
Ce n' est qu' en me perdant que je puis m' excuser.
J' ai cru qu' il s' agissoit de l' objet que j' adore.

p355

Ah ! Je fais à ses yeux un éclat indiscret :
mais la nécessité m' arrache mon secret.
Mad Argant.
En est-ce un pour l' objet de vos feux ?
Doligni *fils* .
Il l' ignore.
Mad Argant.
Eh ! Monsieur, quel est-il ?
Doligni *fils, montrant Marianne* .
Il est devant vos yeux.
Marianne.
Ah ! Monsieur, vous devez préférer ma cousine.
Mad Argant, à *Messieurs Argant et Doligni
pere* .
Tâchez une autre fois de vous arranger mieux.
Mr Argant.
La méprise n' est pas telle qu' on l' imagine.
Sçachez, à votre tour...
Mad Argant, *en s' en allant* .
Ah ! Ne m' arrêtez plus.
Allez, vous auriez dû m' épargner ce refus.

ACTE 3 SCENE 9

Mr Argant, Doligni *pere* , Doligni *fils* ,
Marianne.
Doligni *fils, à Mr Argant* .
Ah ! Monsieur, pardonnez...
Mr Argant.
Il faut que je l' embrasse.

p356

Doligni *fils* .
Comment donc ?
Mr Argant.
Ses refus ont montré son amour.
Il vient d' en donner sans détour
la preuve la plus sûre et la plus efficace.
S' il avoit accepté, j' en serois moins content.
Doligni *fils* .
Vous me permettez donc de demeurer constant ?
Mr Argant, à *Doligni pere* .
Sans doute. Allons rêver au parti qu' il faut prendre.
à *Doligni fils* .
ton bonheur n' est que suspendu.
Ne t' embarrasse pas, va, tu seras mon gendre.
Doligni *pere* .
Oui, tranquillise-toi.

Doligni *fi*ls .
J' aurai mal entendu.
*Doligni pere emmene son fi*ls.

ACTE 4 SCENE 1

p357

le marquis, La Fleur.
Le Marquis.
Il s' en mêle encor à son âge !
Eh ! Que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens,
si la vieillesse n' est pas sage ?
La Fleur.
Jugeons un peu moins vîte, ou soyons indulgens.
Supposé que l' amour ait part à ce mystere,
il me semble qu' un fils devroit, avec raison,
ignorer ou cacher les foiblesses d' un pere.
Le Marquis.
Est-ce ma faute, à moi, si toute la maison
en parle ? Mais cela ne m' embarrasse guere.
N' est-il venu personne apporter un billet ?
Il doit en venir un ; j' en suis fort inquiet.
La Fleur.
Je n' ai rien vû.
Le Marquis.
Tant pis.
La Fleur.
Mais à propos, j' espere...

p358

Le Marquis.
Eh ! Bien, voyons, qu' espéres-tu ?
Qu' enfin nous allons prendre un autre train de vie.
Le Marquis.
Et par quelle raison ?
La Fleur.
Parce qu' on vous marie.
Le Marquis.
Qu' y fait le mariage ?
Il a cette vertu
d' amender les gens de votre âge.
La raison les attend au fond de leur ménage.
L' hymen est ordinairement
le tombeau du libertinage,
à moins qu' on n' ait le diable au corps.

Le Marquis.
Assurément ;
oui, l' exemple me rendra sage.
La Fleur.
Vous vivrez comme auparavant ?

Le Marquis.
Au contraire. Je vais m' enterrer tout vivant,
renoncer au plaisir qui convient à mon âge,
consacrer à l' ennui le cours de mes beaux ans,
commencer mon hyver au fort de mon printemps,
m' enfoncer, m' abîmer au fond de mon ménage,
pour y végéter comme un sot.

p359

La Fleur.
Ah ! Pauvre malheureuse !
Le Marquis.
Hem !
La Fleur.
Moi, je ne dis mot.
on entend quelque bruit.
Le Marquis.
seul.
va donc voir ce qu' on veut. L' attente est un supplice.
Ah ! Si ce pouvoit être un billet d' Arthénice !
La Fleur.
Tenez, c' est un billet joliment tortillé.
Le Marquis, *lisant à part* .
" mes résolutions sont prises.
Venez où vous sçavez à huit heures précises.
La Fleur, *à part* .
Comme il a l' air émoustillé !
Le Marquis, *continuant* .
" malgré tous mes parens... la maudite cohorte ! ...
pour vous suivre ce soir, je les tromperai tous.
Je sens que mon devoir en murmure... qu' importe ?
Mais l' on n' est plus à soi, lorsque l' on est à vous. "
ah ! Pour moi quel bonheur, ou plutôt quelle gloire !
Ne perdons point de tems.
il tire un écrin de sa poche.
La Fleur.
Quelle est donc cette histoire ?
Le Marquis.
Avec ces diamans va faire de l' argent ;

p360

cours emprunter dessus à l' un de nos corsaires

les deux mille louis qui me sont nécessaires.
Viens me les apporter : sur-tout, sois diligent.
J' ai des ordres encore à te donner ensuite.
Voici Madame Argant, sauve-toi, prends la fuite.

ACTE 4 SCENE 2

Mad Argant, le marquis.

Mad Argant.

Où va-t-il porter ces écrins ?

Le Marquis.

Chez un metteur en oeuvre.

Mad Argant.

Eh ! Pourquoi donc ?

Le Marquis.

Je crains

pour quelques diamans, qui, du moins à ma vûe,
paroissent en danger. Pour ne rien hasarder,
j' envoie en faire la revue.

Il s' en perd bien souvent, faute d' y regarder.

Mad Argant.

C' est bien fait. Ce présent n' est il pas fort
honnête ?

Le Marquis.

Honnête ! Ah ! Pour le moins ; et j' en suis
très-content.

Mad Argant.

Je brûle de le voir orner votre conquête.

p361

Votre pere obstiné m' embarrasse pourtant ;
il paroît opposer la même résistance.

En vain j' ai de sa niece employé l' assistance.

Ce refus me paroît d' autant plus surprenant

qu' elle a sur mon époux un empire étonnant ;

et que, pour ainsi dire, elle en est adorée.

Vous souriez ?

Le Marquis.

Qui ? Moi !

Mad Argant.

Peut-on sçavoir pourquoi ?

Le Marquis.

Ce n' est rien.

Mad Argant.

Une mere aussi tendre que moi,
de votre confiance a droit d' être honorée.

De grace, dites-moi...

Le Marquis.

Daignez me dispenser...

Mad Argant.
Non ; vous m' inquiétez. Plus vous voulez vous taire,
plus vous me donnez à penser ;
je veux absolument entrer dans ce mystere.
Le Marquis.
Il ne falloit pas moins que cet ordre absolu
pour vous sacrifier toute ma répugnance.
Si je me détermine à rompre le silence,
daignez vous souvenir que vous l' avez voulu.
Mais cependant, madame, il faudroit me promettre...

p362

Mad Argant.
Eh ! Quoi ?
Le Marquis.
De ne me point commettre.
Mad Argant.
Je m' en garderai bien.
Le Marquis.
J' ose vous en prier.
D' ailleurs, quoi qu' il en soit de cette confiance,
croyez que je n' en tire aucune conséquence.
Le fait en question est assez singulier.
Marianne, entre nous, vous est-elle connue ?
Oui, lorsqu' avec mon pere elle est ici venue,
sçaviez-vous, comme un fait bien sûr et bien constant,
qu' il existoit encore en France
une autre Demoiselle Argant ?
Mad Argant.
Sans doute.
Le Marquis.
En aviez-vous une entiere assurance ?
Mad Argant.
Mon mari le disoit.
Le Marquis.
J' entends.
Mad Argant.
Oui, je crois, dans mon jeune tems,
avoir ouï parler du pere et de la fille.
D' ailleurs, nous habitions des lieux trop différens
pour être bien au fait du sort de vos parens.
Je n' ai pas autrement connu votre famille.

p363

Le Marquis.
Il y paroît.
Mad Argant.

En quoi ?
Le Marquis.
Sur-tout point de courroux.
Mad Argant.
Je n'entends rien à ce mystere.
Le Marquis.
Ni moi non plus. Mais, entre nous,
Marianne n'est point la niece de mon pere.
Mad Argant.
Elle ne seroit point sa niece ?
Le Marquis.
Eh ! Vraiment non ;
et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.
Mad Argant.
Ah ! Quelle découverte !
Le Marquis, *à part* .
Il l'entend à merveille !
Mad Argant.
Mais avant que d'aller plus loin,
qui peut vous avoir fait une histoire pareille ?
D'où la sçait-on ? Comment ? Quel en est le témoin ?
Le Marquis.
Un ancien valet de feu votre beau-frere,
en bûvant chez le suisse, a fort innocemment
révélé tout ce beau mystere.
Il convient qu'effectivement

p364

son maître eut une fille unique,
qu'on nommoit Marianne.
Mad Argant.
Après ?
Le Marquis.
Mais il prétend
qu'elle est morte avant lui, que rien n'est plus
constant ;
que c'est une histoire publique ;
et qu'enfin cette niece auroit plus de vingt ans.
Mais vraiment je me le rappelle.
Le Marquis.
Tous deux sont morts depuis long-tems.
Il est sûr de son fait. Ce ne peut pas être elle.
Mais je vous jure encor que je pense trop bien
pour oser en conclure rien.
Mad Argant, *à part* .
Quoi ! Chez moi ! Sous mes yeux ! Feignons de n'en
rien croire,
et ne dégradons point le pere aux yeux du fils.
haut.
non ; plus je pense à cette histoire,
plus je vois que ce sont autant de faux avis.

Je connois mon mari. Vingt ans d' expérience
doivent, sur cet article, assurer mon repos.
Pouvez-vous honorer de la moindre croyance
des rapports de valets, toujours ivres ou sots ?
Qu' ils n' aillent pas plus loin. Imposez-leur silence ;
et du premier d' entr' eux qui ne se taira pas,
en le chassant d' ici, punissez l' insolence.

p365

Le Marquis.
Madame...
Mad Argant.
N' ayons point là-dessus de débats :
il le faut ; je le veux : la chose est expliquée.
Le Marquis.
Vous serez obéïe.
Mad Argant, *à part* .
Ah ! Que je suis piquée !
haut.
mon mari comblera mes voeux.
L' honneur de s' allier à des gens d' importance,
quand il se verra devant eux,
indubitablement vaincra sa résistance.
à part. Haut.
je sçaurai l' y forcer. Je viens de recevoir
un billet d' assez bon augure.
Chez le comte D' Ausbourg on nous attend ce soir.
Il est oncle de la future.
C' est chez lui qu' on s' assemble ; et l' on y soupera.
Le Marquis.
Fort bien.
Mad Argant.
Vous sçavez sa demeure.
Le Marquis.
Mes gens la chercheront.
Mad Argant.
Arrivez de bonne heure.
Le Marquis.
Mais... au sortir de l' opéra.

p366

Mad Argant.
Si vous veniez plutôt ?
Le Marquis.
Ah ! Ce n' est pas l' usage ;
et par-tout où l' on soupe, il faut arriver tard.
Mad Argant.

Oui ; mais l' occasion mérite quelque égard,
quand il s' agit d' un mariage.

Le Marquis.

Je m' acheminerai, quand il en sera tems.

Mad Argant.

Faites donc pour le mieux.

Le Marquis.

Vous serez tous contents.

ACTE 4 SCENE 3

Le Marquis, *seul* .

Rien n' est plus ravissant que cette conjoncture.

Deux rendez-vous ensemble ! Un d' hymen, un d' amour.

Ceci veut de l' ordre... oui... chacun aura son tour ;

et j' aurai mis à fin ma premiere aventure,

quand... c' est La Fleur.

ACTE 4 SCENE 4

p367

La Fleur, le marquis.

Le Marquis.

Où sont mes deux mille louis ?

La Fleur.

Dans votre cabinet.

Le Marquis.

Bon ! Je m' en réjouis.

Allons, preste, à cheval.

La Fleur.

Quelle affaire nous presse ?

Le Marquis.

Va-t-en faire arranger la petite maison ;

commande un souper propre, et suivant la saison ;

fais-y porter d' ici du vin de chaque espece ;

que tout soit à la glace, et qu' on fasse grand feu

qu' on éclaire par-tout.

La Fleur.

La fête sera belle !

Et la future y sera-t-elle ?

Le Marquis.

Point de sottise demande.

La Fleur.

Allons.

p368

Le Marquis.
Attends un peu.
Que voulais-je dire ? ... ah ! ...
La Fleur.
Ma surprise est extrême.
Le Marquis.
Que ma chaise de poste y soit, et des relais.
Fais-y porter aussi...
La Fleur.
Voilà bien des apprêts !
Le Marquis.
Combien ? Deux habits d' homme et du linge de même.
La Fleur.
Des habits et du linge ?
Le Marquis.
Oui. Fais ce qu' on te dit.
Est-ce que vous voulez y faire une retraite ?
Le Marquis.
Tout comme il me plaira. Que rien ne t' inquiète.
La curiosité te travaille l' esprit.
La Fleur.
Mais, monsieur, tout ceci... franchement, à vrai dire,
un jour comme aujourd' hui, me donne du tintoin.
Le Marquis.
C' est bien à toi d' en prendre ! Ah ! Parbleu, je
t' admire !
Fait-il tout-à-fait nuit ?
La Fleur.
Bon ! Le jour est bien loin.

p369

Le Marquis.
Qu' on mette les chevaux à la voiture grise.
Eh ! Bien, va donc.
La Fleur, *à part* .
Allons. Il a de l' argent frais ;
je n' en serai jamais payé que par surprise.
Le Marquis.
Tu ne pars pas ?
La Fleur.
Je m' en y vais.
à part.
oui, risquons le paquet.
Le Marquis.
Qui diable te retarde ?
La Fleur.
Vous allez me gronder.
Le Marquis.
Tu peux le mériter.
La Fleur.

C' est qu' avec votre argent...
Le Marquis.
Quoi ?
La Fleur.
Je viens d' acquitter
pour vous, en votre nom, une dette criarde.
Le Marquis.
Eh ! Qui t' en a prié ?
La Fleur.
La pitié, le besoin.
Le Marquis.
Je te trouve plaisant de prendre tant de soin !

p370

La Fleur.
Vous avez de l' argent.
Le Marquis.
Qu' importe ?
Emprunter pour payer, parbleu, rien n' est plus fou.
La Fleur.
C' étoit un pauvre here ; il n' avoit pas le sou :
et puis six cens écus, la somme n' est pas forte.
Me le pardonnez-vous ?
Le Marquis.
Il faut bien.
La Fleur.
Mais d' honneur...
Le Marquis.
Oui. Quel est ce coquin de créancier ?
La Fleur.
La Fleur.
Le Marquis.
Toi ?
Moi.
Le Marquis.
Mons De La Fleur, vous n' aurez plus la bourse.
Va.
La Fleur.
Droit au cabinet dirigeons notre course.
Et vite et vite, allons nous payer par nos mains.

ACTE 4 SCENE 5

p371

Marianne, le marquis.

Marianne, *à part* .
D' où viennent tout-à-coup de si cruels dédains ?
D' abord, en me voyant, comme elle s' est aigrie !
Il faut absolument quitter cette maison.
Le Marquis.
Vous rêvez ?
Marianne.
Il est vrai.
Le Marquis.
Ce n' est pas sans raison.
Mais il faut vous laisser dans votre rêverie.
Vous avez besoin d' y penser.
Marianne.
Pourriez-vous m' éclaircir ? ...
Le Marquis.
Daignez m' en dispenser.
Ma chere petite cousine,
tout ne réussit pas toujours selon nos voeux.
Il arrive par fois des contre-tems fâcheux ;
pour y remédier, il faut être bien fine ;
mais comme vous avez un esprit infini,
vous vous en tirerez. C' est ce que je désire.

ACTE 4 SCENE 6

p372

Marianne, *seule* .
Quoi ! Tout le monde ici se trouve réuni
pour me désespérer ! Mais qu' a-t-il voulu dire ?
Quelqu' un adresse ici ses pas.

ACTE 4 SCENE 7

Rosette, Marianne.
Marianne.
Rosette, si tu peux, tire-moi d' embarras.
Ma tante est contre moi d' une colere extrême.
Qu' ai-je dit ? Qu' ai-je fait ? Que m' est-il arrivé ?
J' ai beau m' examiner moi-même ;
dans le fond de mon coeur, hélas ! Je n' ai trouvé
que zele, que respect, que tendresse pour elle.
Rosette.
J' ignore à quel sujet cet accès de rigueur
la prend d' une façon si brusque et si cruelle ;
d' autant plus qu' une fois, d' abondance de coeur,
elle disoit, j' oublie en quelle conjoncture :
" il faudra s' en laisser charmer ;

cette petite créature
finira par se faire aimer. "

p373

il faut bien que le diable ait ici fait des siennes :
je ne connois que lui pour jouer de ces tours.
Mais vos recherches et les miennes
ne nous avancent pas ; il faut d' autres secours :
vous ne sçavez pas tout. Je me suis évadée
pour vous dire à quel point madame est en courroux ;
en un mot, elle est dans l' idée
de vous faire enlever, de s' assurer de vous.
Marianne.
Qu' on me remene où l' on m' a prise.
Rosette.
Monsieur adresse ici ses pas.
Voyez si vous pourrez parer cette entreprise ;
et sur-tout ne me nommez pas.

ACTE 4 SCENE 8

Mr Argant, Marianne.
Mr Argant.
Marianne ! Et pourquoi te trouvé-je éplorée ?
Marianne.
Hélas ! Mon oncle, au nom de la tendre amitié
dont par vous seul ici je me trouve honorée,
de grace, dites-moi, par bonté, par pitié,
qu' est-ce donc qui se passe à mon désavantage ?
Il doit m' être, en ce jour, arrivé des malheurs ;
tout inconnus qu' ils sont, ils m' arrachent des pleurs.

p374

Ne me les laissez pas ignorer davantage ;
innocente, ou coupable, instruisez-moi de tout.
Mr Argant.
De quoi ?
Marianne.
Cette infortune est réelle et publique.
Mr Argant.
C' est une énigme obscure, ou plutôt chimérique,
dont je ne puis venir à bout.
Je ne te connois point de nouvelle infortune.
Marianne.
Ah ! Vous dissimulez.
Mr Argant.

Non, je n' en sçache aucune.

Marianne.

Pourquoi donc, à présent, attiré-je les yeux
de tout ce qui nous environne ?

D' où viennent ces regards furtifs et curieux
qu' on attache en secret sur toute ma personne ?

Mr Argant.

Eh ! Mais, tout cela vient du plaisir de te voir ;
c' est qu' ici tout le monde t' aime.

Marianne.

Quoi donc ! Ai-je changé ? Ne suis-je plus la même ?

Ils ont d' autres motifs que je ne puis sçavoir.

Et par quelle aventure, à nulle autre pareille,
n' est-ce que d' aujourd' hui qu' on m' examine ainsi ;
et qu' en me regardant tout le monde d' ici
sourit avec malice, et se parle à l' oreille ?

p375

Et ma tante elle-même, avec la dureté
la plus grande et la plus cruelle,
vient de me chasser de chez elle.

Elle a poussé la cruauté
jusques à me défendre à jamais sa présence.

Mr Argant.

D' où pourroit lui venir un courroux si soudain ?

Marianne.

Et moi, toute éperdue, examinant en vain
ma triste et timide innocence,
je suis venue ici ; j' ai trouvé votre fils,
qui m' a dit quelques mots, où je n' ai rien compris.
à peine il m' a laissée incertaine et flottante,
au milieu de mon trouble et du plus grand effroi,
qu' alors on est venu m' avertir que ma tante,
toujours de plus en plus en courroux contre moi,
veut se débarrasser de ma vûe importune,
et me faire enlever.

Mr Argant.

Ah ! Tout est découvert ;
un indiscret ami nous perd :
elle sçait tout.

Marianne.

Quoi donc ?

Mr Argant.

Grand dieu ! Quelle infortune !

Mon secret est trahi.

Marianne.

Quel est donc ce regret ?

p376

Mr Argant.
Je vois que j' ai commis une imprudence extrême.
Marianne.
Daignez m' en éclaircir... vous parlez de secret !
Mr Argant.
Il faut que je le cherche... ah ! Le voici lui-même.

ACTE 4 SCENE 9

Doligni *pere* , Mr Argant, Marianne.
Mr Argant.
Cruel ! Qu' avez-vous fait ?
Doligni *pere* .
Qui ? Moi ! Qu' est-ce que c' est ?
Mr Argant.
Eh ! Morbleu, l' on sçait tout.
Doligni *pere* .
Doucement, s' il vous plaît.
Mr Argant.
Je suis désespéré.
Doligni *pere* .
Quel courroux est le vôtre !
Mr Argant.
Votre indiscretion...
quoi ?

p377

Mr Argant.
Nous perd l' un et l' autre.
Vous aviez mon secret !
Doligni *pere* .
Il est encor entier.
Mr Argant.
Ma femme est furieuse.
Doligni *pere* .
Elle fait son métier.
Mr Argant.
Que la plaisanterie est ici mal placée !
Je vous dis que ma femme est si fort courroucée
contre elle et contre moi, qu' elle est dans le
dessein,
comme je l' ai prévu, d' user de violence,
de me l' arracher de mon sein,
de la mettre en lieu sûr.
Doligni *pere* .
Ah ! Quelle turbulence !
Parbleu, c' est qu' elle sçait, à n' en pouvoir douter,
que ce n' est point là votre niece.

Votre femme croit vous ôter
une jeune et tendre maîtresse.
Marianne, à *Doligni pere* .
Qu' entends-je ? Que m' apprenez-vous ?
à *Mr Argant*.
ce n' est pas sur la foi du lien le plus doux
que je suis chez vous et chez elle ?
Eh ! Pourquoi donc ici m' avez-vous fait venir ? ...
ciel ! Je frémis de tout ce que je me rappelle.
Ah ! Cessez de me retenir.

p378

De toutes les horreurs j' éprouve la plus noire.
Ah ! Dieu ! Peut-on former un si cruel projet ?
Du plus affreux roman je me vois le sujet.
Doligni pere .
Elle ne sçait donc pas sa véritable histoire ?
Mr Argant.
Eh ! Non. Vous me jetez dans un autre embarras.
Marianne.
Je veux sçavoir de qui j' ai reçu la naissance.
Remettez-moi sous leur puissance ;
quels que soient mes parens...
Mr Argant.
Dans peu tu le sçauras.
Marianne.
Parlez ; je ne veux plus languir dans cette attente.
Je vais m' aller jeter aux genoux de ma tante...
quel nom m' échappe encor !
Doligni pere .
Elle vient de partir.
Mr Argant.
Attends.
Marianne.
De cette horreur faites-moi donc sortir ;
la fin n' en peut être trop prompte.
Mr Argant.
Crains d' apprendre ton sort.
Marianne.
Je ne crains que la honte
de nourrir plus long-tems l' opprobre où je me vois.
Mr Argant.
Modere donc un peu les accens de ta voix.

p379

Marianne.
Non ; c' est au désespoir à rétablir ma gloire ;

je ne puis faire trop d' éclat.
Mr Argant.
Je suis moins criminel que tu ne l' oses croire.
Sois instruite de ton état.
Cette vive amitié qui t' outrage et te blesse,
trouvera dans ton ame un retour éternel ;
apprends que toute ma tendresse
n' est que de l' amour paternel.
Ah ! ... ma fille...
Marianne.
Qui ! Vous... mon pere ?
Eh ! Pourquoi si long-tems me cacher mon bonheur ?
Mr Argant.
Peut-être ne vas-tu que changer de malheur.
Marianne.
J' entrevois à présent le fond de ce mystere.
Puisque j' ai le bonheur de vous appartenir,
le sort peut, à son gré, regler mon avenir.
Il m' a plus fait de bien qu' il n' en sçauroit détruire.
Mr Argant.
Non ; j' ai pris mon parti, puisqu' on me pousse à
bout.
Mais pour toi, laisse-moi le soin de te conduire.
Argant n' envahira point tout.
Je m' en vais déclarer qu' il n' est point fils unique ;
que nous avons encor une fille à pourvoir.
Je ne souffrirai point qu' un abus tyrannique,
qu' un usage cruel, au gré de son pouvoir,

p380

me réduise à pleurer ma fille infortunée :
j' empêcherai plutôt cet injuste hyménée ;
je comptois obtenir ce qu' il faut arracher.
Pour la premiere fois je vais parler en maître.
Marianne.
Quel malheur est le mien !
Mr Argant.
On te viendra chercher.
Quand il en sera tems, je te ferai paroître.
Marianne.
Eh ! Pourquoi voulez-vous que je sois à jamais
le fléau de ceux que j' adore ?
Joignez à vos bontés la grace que j' implore ;
et souffrez qu' en partant je vous rende la paix.
Mr Argant.
On m' attend ; obéis. Et vous, ami fidele,
ne m' abandonnez pas ; daignez prendre soin d' elle.
Restez ; je vous remets en main
ce que j' ai de plus cher.
Doligni *pere* .
Partez ; mais en chemin...

Mr Argant.
Eh ! Bien, quoi ?
Doligni *pere* .
N' allez pas user votre courage.
Mr Argant.
Oh ! J' en aurai de reste.
Doligni *pere* .
On est brave de loin...
le ciel lui soit en aide ! Il en a bien besoin.

ACTE 5 SCENE 1

p381

La Fleur, *seul* .
La bonne femme est folle, ou le diable s' en mêle.
Comment donc ! Eh ! Pour qui madame me prend-elle ?
Pour un benêt de précepteur ?
J' eusse été bien venu, quand j' en serois capable.
Mais a-t-on jamais fait payer au serviteur
les sottises du maître ? Il est assez probable
que je ne perdois pas dessus, grace à mes soins ;
et j' allois m' arranger pour y perdre encor moins.
Serviteur ; on me chasse : où diantre faire voile ?

ACTE 5 SCENE 2

Rosette, La Fleur.
Rosette.
La Fleur, que fais-tu là ?
La Fleur.
Je maudis mon étoile.

p382

Rosette.
Ton étoile ! Comment ? Est ce qu' en bonne foi
tu crois en avoir une à toi ?
Qu' as-tu ? Qu' arrive-t-il dans tes affaires ?
La Fleur.
J' ai
que madame m' a fait agréer mon congé.
Rosette.
Ton congé, mon enfant ?
La Fleur.
Oui, pour présent de nôce.

Rosette.
Qu' as-tu fait ?
La Fleur.
Moi ?
Rosette.
Tu mens.
La Fleur.
Mon crime est d' être un sot.
Rosette.
Eh ! Bien, tu mens encor.
La Fleur.
On m' impute un négoce
que mon maître a baclé, sans m' en dire un seul mot ;
et la prévention demeurant la plus forte,
l' innocence est mise à la porte ;
on m' oblige, avec elle, à prendre mon parti :
je vais lui chercher un refuge.
Rosette.
Regrette moins ton maître ; il t' auroit perverti.
D' ailleurs, peut-on sçavoir d' où vient tout ce
grabuge ?

ACTE 5 SCENE 3

p383

Mad Argant, Rosette, La Fleur.
Mad Argant.
Comment, ce misérable est encore en ces lieux !
Fidele confident d' un trop coupable maître...
va-t-en.
La Fleur.
En vérité, madame, il est à naître...
Mad Argant.
Tais-toi ; sors ; et jamais ne parois à mes yeux.

ACTE 5 SCENE 4

Mad Argant, Rosette.
Rosette.
M' est-il permis d' entrer dans vos douleurs secrettes ?
D' où viennent donc ces pleurs qui coulent malgré
vous ?
Je ne vous vis jamais dans l' état où vous êtes.
Mad Argant.
On ne reçut jamais de plus sensibles coups.
On vient d' empoisonner le bonheur de ma vie...
mon coeur est suffoqué... je ne puis respirer.

Rosette lui donne un fauteuil.

p384

avec indignité ma tendresse est trahie.
Ai-je assez de sujets de me désespérer ?
L' objet dont je n' étois que trop préoccupée,
que j' aimois du plus tendre, ou du plus fol amour,
mon fils... ce n' est qu' un fourbe. Il m' a toujours
trompée.
Sa perfidie enfin éclate au plus grand jour.
Ce qui vient d' arriver ne m' en laisse aucun doute.
Je faisais tout pour lui : Rosette, tu le sçais ;
et je craignois toujours de n' en pas faire assez.
J' aurois donné mon sang jusqu' à la moindre goutte
pour assurer le sort, la fortune et l' état
du cruel qui m' a fait l' offense la plus noire.
Une famille illustre ouvroit à cet ingrat
le chemin le plus sûr qui conduit à la gloire ;
dans leur sein, dans leurs bras il alloit être
admis ;
il alloit devenir leur plus chere espérance,
l' objet de tous leurs soins. Ah ! Quelle différence !
Ils vont être à jamais ses plus grands ennemis.
Rosette.
Auroit-il refusé cette grande alliance ?
Mad Argant.
Apprends comment il s' est perdu.
Nous étions assemblés ; il étoit attendu.
Moi-même j' aspirois, avec impatience,
au plaisir de le voir, de jouir des effets
que devoit produire sa vûe.
Je comptois les momens... attente superflue !
Au mépris des sermens que le traître m' a faits

p385

d' étouffer un amour qu' il condamnoit lui-même ;
de l' erreur de ses sens loin d' être détrompé,
il y sacrifioit ; et n' étoit occupé
que du soin d' enlever cette fille qu' il aime.
Ne sçachant que penser d' un retard indiscret,
pour l' excuser encor je faisais mon possible ;
enfin, l' on est venu m' en instruire en secret.
Non, un coup de poignard m' eût été moins sensible.
Alors, pleurant de rage, il a fallu sortir.
Juge de mon état, de la douleur amere,
de la confusion que j' ai dû ressentir.
Je suis désespérée... ô déplorable mere !

C' en est fait, je n' ai plus de fils.
Rosette.
On pourra le sauver.
Mad Argant.
Ah ! La raison m' éclaire,
je pénètre plus loin que jamais je ne fis.
Supposé que l' on puisse appaiser cette affaire,
et dérober sa tête aux rigueurs de la loi,
en est-il moins perdu pour moi,
si-tôt qu' il ne peut plus mériter ma tendresse ?
Sous les dehors trompeurs d' un caractere heureux,
je vois qu' il a toujours abusé ma foiblesse.
Ce trait de lumiere est affreux.
Ah ! Grand dieu ! Que j' étois cruellement séduite !
J' en mourrai de douleur.
Rosette.
Mais il pourroit un jour...

p386

Mad Argant.
Non, quand la confiance est une fois détruite,
c' en est fait pour jamais ; il n' est plus de retour.
Rosette, laissez-nous.

ACTE 5 SCENE 5

Mr Argant, Mad Argant.
Mad Argant, *se levant* .
Eh ! Bien, quelle nouvelle ?
En a-t-on ? L' aventure est-elle aussi cruelle
qu' on le dit ?
Mr Argant.
Je vous en réponds.
Avec son bel esprit qui vous avoit séduite,
votre fils, comme un sot, a donné tout de suite
dans un piège grossier tendu par des fripons ;
et le premier exploit de ses premières armes
est un enlèvement bien conditionné.
Dans un asyle détourné
il croyoit emmener, sans trouble et sans allarmes,
son illustre conquête ; il n' avoit rien prévu ;
lorsque trahi par elle et pris au dépourvû,
on est venu troubler sa joye.
L' indiscret, qui pouvoit échapper sans éclat,
au lieu d' abandonner sa proye,
à tous les assaillans a livré le combat :

p387

mais, étant le plus foible, il a fallu se rendre.
Il est entre leurs mains, pris, et même blessé.
Mad Argant.
Blessé ! Le malheureux ! Quel parti faut-il prendre ?
Mr Argant.
Mais Doligni, que j' ai laissé,
croit avoir quelque espoir d' empêcher les poursuites ;
et, comme il est intelligent,
peut-être avec beaucoup d' argent
cette aventure-là n' aura pas d' autres suites.
Mad Argant.
Les suites n' en seront funestes que pour moi.
Idole de mon coeur ! Malheureuse chimere !
Fils indigne ! Ah ! Le ciel te devoit une mere
incapable d' avoir le moindre amour pour toi.
Est-ce au fond de mon sein qu' il a puisé ces vices ?
Pour lui seul j' ai laissé ma fille dans l' oubli ;
la moitié de mon sang y reste enseveli ;
je faisais à l' ingrat les plus grands sacrifices :
et voilà tout le fruit que je vais retirer !
Ma honte est mon salaire ! Hélas ! Qui l' eût pû
croire ?
Pour détacher mon coeur, il faut le déchirer :
mais je remporterai cette affreuse victoire.
Va, ma haine commence où mon erreur finit.
à M Argant.
trionphez... le ciel me punit.
Mr Argant.
Eh ! Ne séparez point mon intérêt du vôtre.
Sans nous rien reprocher, gémissons l' un et l' autre

p388

sur les égaremens de ce fils trop ingrat.
Si je l' ai toujours vû d' un oeil un peu sévere,
je n' en avois pas moins des entrailles de pere ;
je l' aimois comme vous ; mais avec moins d' éclat.
Je tenois ma tendresse un peu plus renfermée ;
et je ne demandois à votre ame charmée,
que de cacher l' excès de son enchantement.
Hélas ! Si quelquefois je vous en ai blâmée,
excusez le motif ; trop sûre d' être aimée,
la jeunesse abuse aisément
du foible qu' on a pour ses charmes.
Plus les enfans sont chers, plus il est dangereux
de leur trop laisser voir tout ce qu' on sent pour
eux.
Je gémis du sujet qui fait couler vos larmes :
votre courroux est juste ; Argant l' a mérité.
Mais si vous le voyez, comme je l' envisage,
au milieu des transports et des fougues d' un âge

où la raison n' est pas à sa maturité,
vous devez conserver un rayon d' espérance.
Je l' ai laissé confus, honteux, mortifié.
Je vois que son état est digne de pitié.
Un malheur instruit mieux qu' aucune remontrance.
Il peut se corriger. Il est encore à tems.
Ce qu' il vient d' essayer finira son yvresse.
Eh ! Croyez qu' il n' est point de plus sûre sagesse
que celle qu' on acquiert à ses propres dépens.
Mad Argant.
Discourez un peu moins, et montrez-vous plus sage.
Mr Argant.
Moi ?

p389

Mad Argant.
Sans doute.
Mr Argant.
Eh ! Mais, s' il vous plaît,
qui peut me procurer cet avis à mon âge ?
Mad Argant.
Vous ne l' ignorez pas.
Mr Argant.
Je ne sçais ce que c' est ;
je n' en ai, je vous jure, aucune connoissance.
Mad Argant.
à quoi sert d' affecter cette fausse innocence ?
Eh ! Comment voulez-vous que je ne sçache pas,
ce qu' ici personne n' ignore ?
Mr Argant.
Voyons, que sçavez-vous encore ?
Mad Argant.
Que votre fils n' a fait que marcher sur vos pas.
Monsieur, vous lui traciez une route assez belle !
Sans doute il vous sied bien de prendre son parti,
puisque en effet c' est vous qui l' avez perverti !
Mr Argant.
J' entends ; voilà l' effet d' un rapport infidele !
Mad Argant.
Eh ! Quel moyen, hélas ! De n' être pas séduit
par l' exemple effréné des foiblesses d' un pere ?
Quel caractere heureux n' en seroit pas détruit ?
Ah ! C' est, de plus en plus, ce qui me désespere.
Qui recevra mes pleurs ? Qui fermera mes yeux ?

p390

Mr Argant.

Vous vous abandonnez à de fausses allarmes.
Calmez-vous sur mon compte ; et jugez un peu mieux...
mais on vient ; suspendez vos larmes.

ACTE 5 SCENE 6

Doligni *pere* , Mr Argant, Mad Argant.

Mr Argant.

Quoi ! Déjà de retour !

Doligni *pere* .

Oui, vraiment, me voilà.

Mr Argant.

Vous n' aurez pû conclure avec ces coquins-là ;
leurs propositions sans doute vous effrayent ?

Doligni *pere* .

J' ai trouvé, par bonheur, de ces gens qui se payent
de raison et d' argent comptant.

à l' honneur de leur fille il n' en faut plus qu' autant.

J' ai réglé, moyennant une somme assez forte,
dont ces honnêtes gens sont contents.

Mr Argant.

Eh ! Qu' importe ?

Doligni *pere* .

Si vous le trouvez bon, sans perdre un seul moment,

p391

il faut aller signer et consommer l' affaire.

Ce n' est pas loin d' ici ; c' est chez votre notaire,
où l' acte est tout dressé.

Mr Argant.

Courons-y promptement ;

à *Mad Argant*.

supposé, cependant, que cela vous convienne.

Mad Argant.

Allez, messieurs.

Mr Argant.

Partons.

ACTE 5 SCENE 7

Mad Argant, *seule* .

Et nous, reglons aussi

l' affaire qui me reste à terminer ici.

Rosette ? Holà, quelqu' un ? Que Marianne vienne.

Voyons donc ce que c' est ; perçons l' obscurité,
dont le mystere ici couvre la vérité.

Quoi ! Tout ce qui m' est cher s' unit et se rassemble
pour me faire essayer tous les malheurs ensemble !

Mon époux et mon fils ! ... j' adorois deux
ingrats ! ...
ma rivale paroît... ne la ménageons pas.
Je te rendrai du moins outrage pour outrage.
Sçachons qui de nous deux doit imposer la loi.

ACTE 5 SCENE 8

p392

Marianne, Mad Argant.
Marianne, *à part* .
Que s' est-il donc passé ? Je vois, sur son visage,
tous les traits du courroux qui va tomber sur moi.
Mad Argant.
Approchez... n' êtes-vous point lasse
du plaisir de semer le divorce en ces lieux ?
N' en pouvez-vous jouir, si ce n' est sous mes yeux ?
Voulez-vous me réduire à vous demander grace ?
Ou faut-il vous céder ? Prononcez entre nous.
Marianne, *à part* .
Sans doute que j' ai fait rompre ce mariage.
Mad Argant.
Répondez donc ?
Marianne.
Hélas ! Je tombe à vos genoux.
Mad Argant.
Portez ailleurs ce faux hommage.
Levez-vous. Les soupirs, les pleurs sont superflus.
Ce ne sont pas toujours des preuves d' innocence.
Marianne.
Disposez de mon sort. Que voulez-vous de plus ?
N' est-il pas en votre puissance ?
Ordonnez ; et comptez sur une obéissance

p393

qui servira du moins à me justifier.
Délivrez-vous de ma présence.
Je ne demande, hélas ! Qu' à me sacrifier.
Mad Argant.
Qu' à vous sacrifier ! Est-ce ici votre place ?
Marianne.
Je n' ai que du malheur ; vous pouvez m' en punir.
Mad Argant.
Mais le malheur, ici, vous a-t-il fait venir ?
Marianne.

Accusez mon erreur et non pas mon audace.
Madame, on m' a trompée en m' amenant ici :
c' est une vérité qui peut être attestée.
Si j' avois été libre, y serois-je restée ?
D' aujourd' hui seulement mon sort est éclairci.
Et dès que je l' ai sçu, j' ai tout mis en usage
pour qu' on me laissât fuir. Je n' ai pû l' obtenir.
Ai-je rien de plus cher que de vous réunir ?
Mad Argant, *à part* .
ô ciel ! D' une rivale est-ce là le langage ?
J' ai peine à résister à son air ingénu.
haut.
cette énigme est assez difficile à comprendre.
Votre sort, dites-vous, vous étoit inconnu ?
Quel est donc ce roman ?
Marianne.
On a dû vous l' apprendre.
Vous sçavez qui je suis.
Mad Argant.
C' est un secret pour moi.

p394

Marianne.
On ne vous a point dit qui j' étois ?
Mad Argant.
Je l' ignore.
D' où vous vient ce nouvel effroi ?
Marianne.
Je frémis d' une erreur où je vous vois encore.
Mad Argant.
Cherchez donc à la dissiper.
Marianne, *à part, en regardant par-tout* .
Hélas ! Je ne vois point mon pere.
Mad Argant.
Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.
Marianne, *à part* .
Cet abandon me désespere.
Mad Argant.
Que cherchez vos regards ? épargnez-vous ces soins.
Parlez en liberté, nous sommes sans témoins.
Marianne.
Quand vous me connoîtrez...
Mad Argant.
Quelle est votre fortune ?
Marianne.
Qui ? Moi ! Je n' en possède et n' en prétends aucune.
Mad Argant.
Que faisiez-vous auparavant ?
Marianne.
Je menois hors du monde une vie inconnue.
Mad Argant.

Continuez.

p395

Marianne.

Dans un couvent,
depuis que je suis née, on m' a toujours tenue.
Fixez-y mon destin. Je suis prête à partir.
J' offre d' y retourner, pour n' en jamais sortir.
Mad Argant, *à part* .
Je n' en avois jamais été si bien frappée.
haut. à part.
comptez sur mes secours... on peut l' avoir trompée...
haut.

je vous les offre volontiers.
Quel fut votre couvent ? Parlez avec franchise.

Marianne.

Vous pouvez le connoître.

Mad Argant.

Où vous avoit-on mise ?

Marianne.

Mais c' étoit auprès de Poitiers.

Mad Argant.

De Poitiers, dites-vous ? *à part.* useroient-ils
d' adresse ?

haut.

c' est un fait qui peut être aisément éclairci.

Marianne.

Je le sçais.

Mad Argant, *à part* .

En effet, seroit-elle ma niece ?

haut.

c' est le même couvent où ma fille est aussi.

à part.

que je suis coupable envers elle.

haut.

vous l' avez donc vûe ?

p396

Marianne.

Oui.

Mad Argant.

Si vous la connoissez,

(je suis mere, excusez des desirs empressés ;)

vous pouvez m' en tracer une image fidelle.

Faites-moi son portrait... quoi ! Vous ne l' osez pas ?

Je ne me flatte point qu' elle ait autant d' appas
que vous en avez en partage.

Marianne.
Ne me pressez pas davantage
de vous entretenir de ses foibles attraits.
Mad Argant.
En seroit-elle dépourvûe ? ...
vous rougissez toujours, et vous baissez la vûe.
Marianne.
Connoissez-la par d' autres traits
plus précieux, plus chers et pour vous et pour elle :
c' est sa soumission et son profond respect.
Cet éloge n' est point suspect.
Quels que soient vos desseins, elle y sera fidelle.
Votre fille, à jamais, sçaura s' y conformer.
Vos projets lui sont tous aussi chers qu' à vous-même.
Il me reste à vous informer...
Mad Argant.
De quoi donc ? Achevez.
Marianne.
De sa tendresse extrême.

ACTE 5 SCENE 9

p397

Mr Argant, *Doligni pere, au fond du théâtre* ,
Mad Argant, Marianne.
Mad Argant.
Eh ! Pour qui ?
Marianne.
Le demandez-vous !
Pour une mere qu' elle adore.
Mad Argant.
Moi ! Puis-je mériter des sentimens si doux ?
Elle ne m' a point vûe encore.
Marianne.
Hélas ! Pardonnez-moi.
Mad Argant.
Que dites-vous ? Comment ?
éclaircissez en ce moment
le mystere que vous me faites.
Seriez-vous ! ... plutôt au ciel ! ... dites-moi qui vous
êtes.
Ma niece... si j' en crois des transports pleins
d' appas,
vous devez m' être bien plus chere.
Mr Argant, *s' approchant* .
Votre coeur ne vous trompe pas.
Embrassez votre fille.
Mad Argant, *embrassant sa fille, qui se jette*

à ses genoux .
ô trop heureuse mere !

p398

Marianne.
Qu' il m' est doux de me voir entre des bras si chers !
Mad Argant.
Pardonnez-moi tous deux, et partagez ma joie.
Dans la félicité que le ciel me renvoie,
je retrouve au-delà de tout ce que je perds.
Mr Argant.
Vous me pardonnez donc cette ruse innocente !
Mad Argant.
Si je vous la pardonne ! Elle fait mon bonheur.
Doligni *pere* .
Nous en voilà pourtant venus à notre honneur !
Mr Argant.
Ma femme, il faut aussi que mon fils s' en ressente.
Sous le poids de sa faute il paroît abbattu.
Je crois, pour l' avenir, qu' on peut tout s' en
promettre.
Il n' oseroit paroître. Ah ! Daignez lui permettre
de venir à vos pieds reprendre sa vertu.
Mad Argant.
Je ne puis.
Marianne.
Oserois-je, en faveur de mon frere,
unir ma foible voix à celle de mon pere ?
Pour qui réservez-vous un généreux pardon ?
Me refuserez-vous une premiere grace ?
Mad Argant.
L' ingratitude la plus basse
mérite un entier abandon.
à Doligni pere.
appelez votre fils ; qu' il vienne en diligence.
Doligni va pour faire avancer son fils.

p399

Mr Argant.
Je croirois que c' est trop écouter la vengeance,
et que le châtement d' un si cher criminel
doit être passager et non pas éternel.

ACTE 5 SCENE 10

Doligni *pere* , Doligni *fils* , Mr Argant,

Mad Argant, Marianne.
Mad Argant, à *Doligni pere* .
Monsieur, voici ma fille et ma seule héritière.
Je deshérite Argant ; j' en prononce l' arrêt :
ma fille occupera sa place toute entière.
Je sçais que votre fils l' adore, et qu' il lui plaît.
Ne vous en cachez point. Leur amour m' intéresse.
Qu' ils recueillent tous deux le fruit de leur
tendresse.
Marianne.
Eh ! Madame, croyez le serment que j' en fais,
s' il en coûte si cher à mon malheureux frere,
j' aime mieux, avec lui, pleurer votre colere,
que d' en accepter les bienfaits.
Mad Argant.
Eh ! Que veux-tu ?
Marianne.
Sa grace. Elle sera la mienne.
Si vous l' abandonnez, que faut-il qu' il devienne ?

p400

Mad Argant.
Il n' auroit pas parlé de même en ta faveur.
Marianne.
Il m' aimera... craignez l' effet de sa douleur,
et de son désespoir extrême.
Mad Argant.
Qui me garantira ce retour sur lui-même ?
Marianne.
Sa faute et ses remords.
Mad Argant.
Tu m' imposes la loi.
Puisse ce malheureux te prendre pour exemple !
Mais avant qu' un pardon plus ample
lui fasse partager ma tendresse avec toi,
je veux d' un oeil sévère observer sa conduite.
L' ingrat, jusqu' à ce jour, ne m' a que trop séduite.
à *Doligni fils*.
vous, recevez ma fille et vivez avec nous :
je ne puis me résoudre à me séparer d' elle ;
c' est la condition que j' exige de vous.
Doligni fils .
C' est rendre encor plus chere une union si belle.
Mr Argant.
Enfin, vous me voyez au comble de mes voeux.
En aimant ses enfans, c' est soi-même qu' on aime ;
mais, pour jouir d' un sort parfaitement heureux,
il faut s' en faire aimer de même.
Comptez qu' on ne parvient à ce bonheur suprême,
qu' en partageant son ame également entr' eux.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)